

A TRAVERS

LES

PROVINCES BRÉSILIENNES

PARIS

ANDRIVEAU-GOUJON, ÉDITEUR

4, RUE DU BAC, 4

1881

283/12
176

A TRAVERS

LES

PROVINCES DU BRÉSIL



A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Types brésiliens

A TRAVERS
LES
PROVINCES DU BRÉSIL

PAR

M. H.-L. SÉRIS

Membre de la Société de Topographie, etc.



LIMOGES

MARC BARBOU & C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

Rue Puy-Vieille-Monnaie

2024

5

0

5

10

15

20

25

EMPIRE DU BRÉSIL — EQUATEUR — PÉROU — BOLIVIE.



AVANT PROPOS

A travers les provinces du Brésil, — que le lecteur ne cherche sous ce titre ni récits de voyages plus ou moins authentiques, ni aventures plus ou moins réelles, — nous n'avons eu d'autre but que de présenter, d'après les documents les plus récents, un tableau des ressources propres à chacune de ces provinces.

Du Rio-Grande-do-Sul à l'Amazone, c'est-à-dire du sud au nord, le Brésil possède un immense développement [de côtes, avec quarante-deux ports de navigation au long cours et de cabotage.

Nous étudions dans cet ordre les provinces maritimes du Brésil, et nous terminons notre excursion géographique, industrielle et commerciale, par les provinces montagneuses de Matto-Grosso et de Goyaz (frontières du Pérou).

Ce livre complète une étude d'ensemble que nous avons publiée sous le titre de : *le Brésil pittoresque, d'après ses géographes et ses explorateurs*.

INTRODUCTION

Le territoire du Brésil est divisé en vingt grandes provinces, outre le municépe de Rio-de-Janeiro, savoir :

Distance en jours de Rio-Janeiro.	Distance en jours de Rio-Janeiro.
Alagoas..... 4 jours.	Paraná..... 1 mois 29 —
A nazonas..... 28 —	Pernambuco..... 6 jours.
Bahia..... 3 —	Piauhy..... 21 —
Ceara..... 10 —	Porto Alegre..... 8 —
Espírito-Santo..... 17 —	Rio-Grande do Norte.. 9 —
Goyaz..... 2 mois 17 —	San-Paulo..... 3 —
Matto-Grosso .. 2 mois 4 —	Santa-Catharina..... 4 —
Maranhão..... 13 —	San-Pedro do Rio- Grande do Sul.... 7 —
Minas Geraes..... 15 —	Sergipe..... 14 —
Pará..... 45 —	
Parahyba do Norte.... 8 —	

Le gouvernement de chaque province est confié à un président nommé par le pouvoir exécutif.

C'est la première autorité de la province, et l'agent immédiat du gouvernement général.

Des Assemblées provinciales.

Il y a aussi, dans chaque province, une Assemblée législative chargée de faire des lois sur les affaires purement provinciales ou qui se rapportent à ses intérêts particuliers.

Ces Assemblées sont élues, de deux en deux ans, par les mêmes électeurs qui élisent la Chambre des députés.

Elles ont pour attributions principales :

L'organisation du budget des recettes et dépenses provinciales et municipales, — la fixation de la force de police, — la création et la suppression des emplois provinciaux et municipaux.

Elles décrètent les travaux publics et les impôts provinciaux et municipaux, qui ne portent pas préjudice aux revenus de l'État.

La division civile, judiciaire et ecclésiastique leur appartient aussi ; mais elles doivent, dans leurs décisions, respecter toujours la Constitution, les lois et intérêts généraux, et les droits des autres provinces.

Leurs lois et résolutions doivent être sanctionnées par le président de la province.

Leurs membres sont inviolables pour les opinions qu'ils émettraient dans l'exercice de leurs fonctions.

Des Municipalités.

Dans chaque ville ou bourg de l'empire, il y a une municipalité élue de quatre en quatre ans par élection directe, qui est chargée de l'administration économique et municipale de la ville ou du bourg.

Ces corporations ont un revenu pour subvenir à leurs dépenses, et une loi organique détermine l'exercice de leurs fonctions purement municipales, la forme de

leurs ordonnances de police, l'application de leurs rentes et leurs attributions particulières. Elles sont composées de neuf membres (*vereadores*) dans les villes, et de sept dans les bourgs. Le président est celui qui réunit le plus grand nombre de votes.

Les municipalités sont soumises, dans chaque province, à l'Assemblée législative et au président de la province. Celle de la capitale l'est à l'Assemblée générale et au gouvernement.

Les paroisses sont divisées en districts, ayant chacun un juge de paix élu en même temps et de la même manière que les *vereadores*, avec des attributions également réglées par la loi, dont les principales sont de concilier les parties de présider aux élections et de juger les causes de peu d'importance.

Ajoutons que le gouvernement du Brésil est monarchique, héréditaire, constitutionnel et représentatif.

Sa constitution politique date du 25 mars 1824.

La dynastie régnante est celle de S. M. Don Pedro I^{er}, Empereur et Défenseur perpétuel du Brésil, fondateur de l'Empire et père de l'Empereur actuel, S. M. Don Pedro II.

Ce rapide exposé était nécessaire pour faire connaître l'administration des contrées que nous allons parcourir.

LIB
17

LA CORDILLIÈRE MARITIME

Serra do Mar

(Provinces de Rio-Grande do Sul, ou San-Pedro ; — de Sainte-Catherine ; — de Parana ; — de Saint-Paul.)

Province de Rio-Grande do Sul

580,000 habitants.

CAPITALE : PORTO-ALÈGRE)

C'est la province la plus méridionale du Brésil ; elle confine au nord avec les provinces de Sainte-Catherine et de Saint-Paul ; au sud, avec les républiques de l'Uruguay et la Confédération argentine ; enfin, l'Océan la baigne au couchant. Elle a près de 130 lieues du nord-est au sud-est, et 100 lieues environ de largeur.

Cette province, remarquable par la fertilité de son sol et la variété de ses productions, pourrait, s'il n'y manquait un nombre suffisant de bons cultivateurs, devenir le grenier du Brésil et offrir un vaste champ aux entreprises industrielles.

La ville de Porto-Alègre, qu'il ne faut pas con-

fondre avec le port du même nom (province d'Espiritu-Santo), fut fondée en 1743; elle est située sur la rive gauche du Rio-Jacuhy, près du lac Viamão, à 1,200 kilomètres au sud-ouest du Rio-de-Janeiro. On y compte environ 20,000 habitants.

Cinq rivières apportent le tribut de leurs eaux fécondes à Porto-Alègre, et, se réunissant là pour former le Rio-Grande do Sul, présentent, en face de la ville, un vaste bassin parsemé d'îles nombreuses très boisées.

Porto-Alègre n'a point toujours été la capitale de la province; ce titre a appartenu longtemps à Villa de Rio-Grande. C'est une jolie ville bâtie en amphithéâtre sur un isthme montueux.

Port-Alègre, quand on aura rendu la navigation d'une partie du lac plus facile, et que l'intérieur sera plus peuplé, deviendra une ville de grande importance, les cinq fleuves qui s'y réunissent offrant des facilités pour le transport des produits de toutes les parties de la province.

La ville de Rio-Pardo fondée en 1751, est située sur la rive droite du cours d'eau de son nom, à peu de distance de son confluent avec le Rio-Jacuhy, à 120 kilomètres à l'ouest de Porto-Alègre. Le commerce consiste principalement en viande sèche, lin et maté.

São-José-do-Norte possède un excellent port pour les navires d'un fort tonnage: elle est dans une plaine sablonneuse, sur le Rio-Grande, entre l'Océan et le lac dos Patos, à 12 kilomètres de Rio-

Grande-de-San-Pedro. Cette ville fut fondée en 1775. On y fait commerce de viande sèche, de cuirs, de cornes, etc.

La ville de Rio-Grande-de-San-Pedro se trouve sur la rive méridionale du canal naturel appelé Rio-Grande, qui fait communiquer le *lac dos Patos* avec l'Océan.

Le Brésil ne renferme, à proprement parler, que deux grands lacs, et encore communiquent-ils avec la mer. Le plus considérable est désigné sous le nom de *Lagoa dos Patos*, il a 45 lieues de longueur du nord-est au sud-est, et se prolonge parallèlement à la côte. Sa plus grande largeur est de 10 lieues. L'autre a pris le nom de lac Mirim, il a 26 lieues de longueur sur sept ou huit de large; il se jette par un canal navigable dans la *Lagoa dos Patos*, et cette espèce de rivière intérieure a 14 lieues de longueur. Ses rives, qui courent parallèlement à la côte, sont fertiles et pittoresques. Ces deux lacs semblent placés dans ces vastes pâturages du Rio-San-Pedro, pour remplacer les grands fleuves qui n'y existent pas.

On a constaté l'existence d'une mine de houille dans la province de Rio-Grande, près de la ville du Triomphe. Ce charbon ne donne pas assez de flamme, défaut qui est aussi celui du charbon des Etats-Unis et auquel les Américains ont remédié en établissant sous les grils des ventilateurs qui fournissent une quantité d'oxygène suffisante pour alimenter convenablement la flamme.

Des mines de charbon de terre existent dans le district de S.-Sepé, sur les bords de la rivière Vaccacahy.

Les couches de ce combustible, appelées, dans cette province, gisements du Ruisseau des Rats (*Arroio dos Ratos*), sont situées à 12 kilomètres de la ville de S.-Gérome, elle offre un port d'embarquement sur le fleuve Jacuhy; cette ville est à 80 kilomètres de Porto-Alègre, à laquelle elle est reliée par une navigation sûre et non interrompue.

Une particularité dont on ne saurait trop tenir compte, c'est la différence qui existe entre le climat de ce pays et celui d'Europe. On est en plein été au Brésil dans le mois de décembre et en hiver au mois de juillet, ce qui fait que les articles expédiés d'Europe à la fin de chaque saison arrivent à temps pour la continuer et profitent ainsi du bénéfice de vente dans la même année.

Parmi les produits naturels de la province de Rio-Grande du Sud, on remarque l'herbe maté, ou thé du Paraguay, qui se récolte en quantité assez considérable pour donner lieu, indépendamment de l'énorme consommation locale, à des exportations importantes sur Buenos-Ayres et Montevideo.

Cette herbe sert à faire une boisson d'un prix moins élevé que le thé et le café. Elle croît au mi-

lieu des forêts vierges ; il faut trois ans, après la récolte, pour que les feuilles puissent être cueillies de nouveau. La qualité inférieure sert pour la teinture.

Il existe encore dans la province de Rio-Grande un grand nombre de plantes propres à la médecine ou à la teinture ; mais les quantités à recueillir ne sont pas assez considérables pour en faire des articles d'exportation. La province est également fort riche en bois de différentes essences.

Les minéraux et les métaux existent en abondance, mais sont peu connus. Cependant on retire, de certaines localités, de l'or en poudre. On trouve des mines de fer et de cuivre fort riches, et le charbon de terre qui existe dans le voisinage en rendrait l'exploitation facile.

Les céréales viennent bien, ainsi que toutes sortes de fruits et de légumes, et la province élève d'immenses troupeaux de bœufs et de chevaux ; il n'est pas rare de trouver des propriétaires qui possèdent 20,000 à 25,000 têtes de gros bétail.

La province de Rio-Grande a des relations directes avec la France, relations peu suivies du reste. Les importations se composent de vins, fruits secs, conserves, pâtes, huiles, papiers et articles manufacturés.

Les vins fins doivent être mis en double futaille.

Une industrie qui, depuis quelques années, est activement exercée par un grand nombre de Français est celle des marchands colporteurs. La bijou-

terie, les diamants et les modes sont les principaux articles de leur commerce, qui roule sur des capitaux considérables. Une partie de ces bijoux vient d'Allemagne, à cause du titre bas de l'or employé à leur confection (12 à 14°) et du bon marché de la fabrication. La bijouterie fine et les pierres précieuses viennent de France.

Les divers produits français consommés dans la province de Rio-Grande peuvent s'évaluer à plus de 4 millions de francs par année. Les retours ne sont pas d'une moindre importance et consistent en peaux, crins, cornes et quelques laines brutes.

Il est sans doute d'autres objets qui peuvent, avec le temps, devenir productifs pour le pays comme articles d'exportation. On peut citer la cendre d'os, que les Anglais expédient en énormes quantités et qui provient des grands abattoirs où se préparent les viandes salées. Ils s'en servent pour la fabrication d'une certaine qualité de faïence, et la partie la plus grossière, qu'on ne peut utiliser pour cet usage, devient un excellent engrais. Les navires importateurs qui n'obtiennent pas immédiatement un chargement de retour le remplacent avec avantage par ces cendres.

Les produits principaux de la province sont les cuirs, les crins et les cornes, la viande sèche et les suifs.

Comme on abat tous les ans, dans ce pays, un grand nombre de juments, une forte quantité de peaux de ces animaux est exportée pour l'Europe et

en partie pour la France. Le prix d'une jument est d'environ 9 à 10 francs.

Les crins, onglons, etc., s'exportent sur nos marchés et aux Etats-Unis. Les quantités sont considérables et complètent toujours les cargaisons de peaux pour le retour des navires. On expédie ces peaux séchées ou bien vertes ou salées ; leur prix moyen varie de 9 à 10 francs.

Les bestiaux valent 40 à 80 francs par tête, suivant la qualité. Les espèces ovine et porcine coûtent à peu près le même prix qu'en France, bien qu'elles soient inférieures.

Les viandes salées sèches se consomment toutes au Brésil et à la Havane.

La province de Rio-Grande exporte pour celle de Saint-Paul plus de 40,000 à 50,000 mules par an. Cette industrie, très active et lucrative, demande des capitaux considérables ; elle est souvent exploitée par des Français.

Pour la consommation du pays, la France ne fournit guère que les objets de mode et de luxe. Les fers, les outils, les étoffes communes, etc., viennent des Etats-Unis, d'Angleterre et d'Allemagne. Les fabriques des Etats-Unis obtiennent la préférence pour toutes les étoffes de coton. Les marchandises françaises ont un débit très limité. Les beaux draps noirs et les casimirs sont encore, avec les meubles, un des articles les plus favorables.

Province de Sainte-Catherine

200,000 habitants.

CAPITALE : le port de N^o S^o DESTERRO.

La province de Santa-Catharina est limitée, au nord, par celle de Parana ; à l'ouest et au sud, par celle de Rio-Grande do Sul, et à l'est, par l'Océan. Son étendue, y compris les îles de Santa-Catharina et de San-Francisco, est de 1,300 myriamètres carrés. Les entrées nord et sud du canal de Sainte-Catherine et les nombreuses découpures de la côte offrent de bons mouillages, tels que : *Ganxos, Zimbo, Porto-Bello, San-Francisco* ; toutes ces baies sont habitées par une population active, moins énervée, moins noire qu'au nord du Brésil.

Les montagnes les plus remarquables de la province sont : 1^o le mont Bahul, situé au-delà de Porto-Bello ; c'est, après le mont Camberella, le point le plus élevé de la province ; 2^o le mont Camberella, dans l'île Santa-Catharina, au sud de Des-

terra; 3° la serra Cubatao; 4° le mont Santa-Martha, situé par 29° de latitude environ; 5° la serra Papoa, près de Laguna; 6° la serra Do-Mar ou serra Geral.

Les cours d'eau y sont généralement peu étendus et peu importants.

La ville de Rio-San-Francisco est bâtie dans l'île de ce nom. Le canal qui la sépare du continent est appelé Rio de San-Francisco, bien que ce soit un bras de mer. La ville de Rio-San-Francisco est bâtie dans une crique du bras de mer qui sépare l'île du continent. Elle compte environ 2,000 habitants.

Deux collines la dominant : le Morro da Cidade et le Morro do Hospicios; sur le sommet de ce dernier on voit les ruines d'une église.

De toutes les colonies établies au Brésil, dans ces dernières années, la seule qui se développe avec quelque apparence de succès, est celle du Rio de San-Francisco du Sud. Deux ou trois autres petits centres de population étrangère, dans la même province, paraissent jouir d'un certain bien-être.

La minéralogie et la géologie de la province de Sainte-Catherine sont intéressantes, soit qu'on les considère au point de vue scientifique ou au point de vue industriel. Son sol possède des minéraux variés, dont quelques-uns, tels que les mine-

rais de fer, attendent, de l'emploi de capitaux et d'une exploitation active, la valeur industrielle à laquelle elles ont droit. On y soupçonne l'existence de couches de minerais d'argent, qui furent découvertes dans des temps éloignés ; aujourd'hui les vestiges en sont perdus, il n'en reste que la tradition ou des descriptions imparfaites, et on ne peut que supposer leur situation. Mais actuellement, les couches du combustible fossile appelé — Charbon de terre — attirent surtout l'attention des entreprises d'exploitation. Ces gisements réunissent des conditions très avantageuses, tant sous le rapport de la facilité de l'extraction que sous celui du transport de leurs produits, situés comme ils le sont sur les rives de cours d'eau navigables.

Les eaux thermales les plus estimées sont celles appelées Caldas de Bittencourt (35°,5 centigrades) ; Caldas do Norte do Cubatao (36°) ; Caldas do Sul do Cubatao (45°) et Caldas do Tubarao ; toutes situées dans la province de Sainte-Catherine.

Ces eaux ne sont point sulfureuses ; refroidies, elles sont même agréables à boire. Elles ont été trouvées efficaces dans beaucoup de cas de paralysie et de rhumatismes chroniques.

La production de la farine de manioc est considérable dans la province de Sainte-Catherine; on y emploie des machines perfectionnées; ces farines fournissent le marché de la capitale et ceux d'autres provinces.

Le manioc est un arbrisseau haut de six à dix pieds à maturité, qui se plante annuellement et dont les racines composent la base de la nourriture dans les pays intertropicaux.

Province de Parana

CAPITALE : PARANAGUA.

La province de Parana prend son nom du fleuve qui l'arrose à l'ouest. Elle se trouve sous la zone tempérée, entre 24° et 33° 30' de latitude méridionale. Ses limites sont : au nord, la province de San-Paulo; au sud, celle de San-Pedro et de Santa-Catharina; à l'ouest, le Paraguay et le pays des missions; à l'est, l'Océan.

Son sol, peu montagneux, est très fertile.

La douceur du climat de cette province, jointe à la fertilité de son sol, lui permet de produire tous les végétaux des pays intertropicaux et ceux du midi de l'Europe. Indépendamment du café et de la canne à sucre qui y donnent d'excellents résultats; du riz, des haricots, du maïs, qui rendent, en moyenne, 420 pour 1; du thé de l'Inde, auquel le climat est très propice, et du coton, dont on fait deux récoltes par an; la province de Parana pro-

duit un tabac supérieur à tous les autres tabacs du Brésil, même à celui de Bahia, et presque égal à celui de la Havane.

On cultive sans grands frais et avec beaucoup de profit, à Paránagua et dans presque toutes les localités de la province, de la vanille qui ne le cède en rien pour le parfum aux meilleures sortes du Vénézuéla et du Mexique. On recueille encore beaucoup de plantes médicinales, telles que le quinquina gris, la *quassia amara*, l'*anyuro* dont la résine et l'écorce sont regardées comme des remèdes pour la phthisie (1).

Mais les seuls produits qui aient jusqu'à présent été exportés sont les bois de construction, de chauffage et d'ébénisterie, que le Parana possède en abondance et dont les principales sortes sont :

L'*arariva* rouge, jaune et noir ;

Le *canella*, jaune et noir ;

Le *corindila*, dont le charbon est très bon pour la fabrication de la poudre ;

Le *tujubas*, dont la dureté égale presque celle du fer ;

Le *jacaranda* ou palissandre ;

Les *sassafras*, rouge, blanc et noir, etc. ;

L'*herba maté* ou thé du Paraguay.

L'exportation de ce dernier produit tend sans cesse à augmenter.

Le Parana fournit, en outre, le *maté* aux autres

(1) Renseignements dus à M. Bousquet, médecin à Paránagua.

provinces du Brésil. Ce thé particulier est dû à l'*Ilex mate Paraguayense*, de la famille des houx, qui croît dans le Paraguay et en grande abondance dans les forêts de la province de Parana et sur quelques points de celle de Rio-Grande du sud. On l'obtient, soit par une simple dessiccation des feuilles, soit par leur torréfaction et leur pulvérisation. Ces feuilles sont de forme elliptique, d'une longueur de 9 centimètres environ et d'une largeur de moitié; elles sont épaisses, luisantes, et d'un vert plus foncé à la partie supérieure. Elles sont persistantes et ne tombent même pas pendant l'hiver. Pris comme infusion de thé ordinaire, ou dans des *cuyas*, petits vases à étroit orifice, dans lesquels on l'aspire au moyen d'un tube appelé *bomba*, le maté remplace avantageusement, pour les habitans du pays, le thé de l'Inde et même le café. C'est une boisson aromatique, agréable, bien que légèrement amère, possédant des vertus toniques et pouvant même être regardée comme un préservatif contre les fièvres intermittentes.

La province de Parana élève des vers à soie du genre *bombyz arindia*, qui se nourrissent des feuilles de ricin et donnent cinq ou six récoltes annuelles.

La plupart des rivières charrient de l'or, et dans plusieurs même on trouverait des diamants, des émeraudes, des topazes, des améthystes, des turquoises et des rubis. Le sol renferme des gisements de marbres, de porphyres, d'agates, de minerais

d'or, de fer et de galènes argentifères. Un gisement de mercure très abondant existe à Paranagua.

Telles sont à peu près les richesses que contient cette partie du Brésil, dans laquelle d'immenses étendues de terre en friche sont données aux colons qui viennent s'y établir.

Le port de Paranagua est fréquenté annuellement par plus de 200 bâtimens de toutes les nations, mais principalement anglais, italiens, espagnols, danois, hambourgeois et portugais, qui viennent y chercher pour la Plata un fret en *maté* ou en bois de construction et d'ébénisterie.

Le RIO-PARANA n'a pas tout son cours dans l'empire du Brésil ; il y prend sa source à São-João-d'El-Rei, de là se dirige au nord-ouest à travers la province de Minas-Geraes, puis à l'ouest et au sud-sud-ouest, en limitant les provinces de Goyaz, de San-Paulo et de Matto-Grosso, sépare ensuite la province de San-Paulo, du Paraguay, auquel il sert de frontière, se dirige de nouveau au sud, après avoir reçu le Rio-Paraguay, et se jette dans l'Océan entre les républiques de Montevideo et de Buenos-Ayres, après avoir échangé son nom de Parana contre celui de Rio-de-la-Plata.

Les eaux de ce fleuve grossissent annuellement du mois d'octobre au mois de mars.

La vaste baie de Paranagua n'a pas moins de dix à douze lieues d'étendue.

Elle est encombrée de bancs de sable formés par les rivières qui y débouchent ; elle offre toutefois de

nombreux et excellents mouillages. L'entrée en est également obstruée par des bancs sur lesquels il n'y a que cinq à six mètres d'eau, et les pilotes ne viennent à bord que lorsque le navire est en dedans des brisants (1).

Le Rio-Tiété est, après le Parana, le cours d'eau le plus important de la province. Il a sa source dans la Sierra Cubatão et son embouchure dans le Rio Parana. Il reçoit, par la rive droite, le Rio Capibury, le Rio Piracicaba, le Rio Jacarepipira-Mirim, le Rio Jacarepipira-Assu et le Rio Sucuri ; par la rive gauche, le Rio Sorocaba et le Rio Lancôes.

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE :

Curityba, capitale; Antonina, Cananéa, Castro, Guarajouana, Guaratuba, Morretès, Palmeiras, Paranagua, São-José-dos-Pinhaes et Villa-do-Principe.

La ville de Paranagua fut fondée en 1578. C'est sur son territoire que, pour la première fois, on découvrit de l'or au Brésil. Dès l'an 1578, des terrains aurifères y étaient explorés.

Les édifices et les maisons sont entièrement construits en pierres. Elles ne se composent, en général, que d'un rez-de-chaussée. La douane, le théâtre, la chambre municipale et l'hôpital sont dignes d'attention.

(1) Centre-amiral Mouchez, *Hydrographie des côtes du Brésil*.

La ville de Guaratuba ou Villa-Nova-de-São-Luiz, fondée en 1656, n'a d'importance que par le golfe sur le bord méridional duquel elle est bâtie. La baie de Guaratuba s'étend du nord au sud-ouest, et a 16 kilomètres de longueur. Elle communique avec la mer par un canal étroit appelé Bana-do-Sul. Des montagnes boisées s'élèvent autour de la baie, qui n'est séparée de la mer que par une étroite bande de terre couverte de mangliers, derrière lesquels se trouvent de grands bois. La baie de Guaratuba reçoit un grand nombre de cours d'eau dont les plus importants sont : le Rio Cubatão-Grande, le Rio Cubatão-Pequeno et le Rio de São-João.

Quelques îles parsèment la baie ; elles sont presque toutes composées de terres marécageuses et couvertes de mangliers.

Les principales routes de la province sont celles de : Antonina, Graciosa, Tropas, Assunguy et Matta.

Des essais de colonisation ont été entrepris dans la presqu'île de Superaguy et ses dépendances, située dans la province de Parana, sur une étendue de près de 50,000 hectares.

Le sol produit des cannes à sucre, du tabac, du riz, du maïs, du manioc dont les colons peuvent eux-mêmes faire de la farine, des légumes, des bananiers, des orangers, des citronniers, des figuiers,

des amandiers, des pêchers, des oliviers, des caoyers, des cotonniers, du ricin, etc.

Le climat de la contrée est sain et tempéré. La chaleur moyenne est de 16 à 18 degrés Réaumur, et la plus forte ne dépasse pas 22 à 23 degrés. Les cours d'eau permettent de se rendre de Superaguy à Paranagua en 8 heures, — dans les ports d'Antonina et de Marettes en 16 heures, — dans ceux de Cananca et d'Iguape en 24 heures ; — ils offrent, en outre, de grandes facilités, notamment sur les côtes, pour le transport des produits.

Ajoutons que les tortues, les écrevisses et autres poissons qui abondent dans les eaux du Superaguy, les viandes salées et séchées, la viande de porc, les légumes, les fruits, forment une nourriture variée et peu dispendieuse.

a-
a
r,
es
y
l-
e
n
,
s
,
s
e

A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Le dîner des Nègres

L
et s
les
est,
l'ou
ran
C
tine
tuti
lisi
côt
cett
enfi
- L
hur
cul
roo

Province de Saint-Paul

900,000 habitants

CAPITALE : SAN-PAULO.

La province de San-Paulo est située entre 20° 30' et 28° de latitude sud. Ses limites sont : au nord, les provinces de Goyaz et de Motto-Grosso; au nord-est, celles de Minas-Geraes et de Rio-de-Janeiro; à l'ouest, le Paraguay; au sud, la province de Parana, et, à l'est, l'Océan.

Cette province se divise en quatre régions distinctes par leur altitude, leur climat et leur constitution géologique. Ces quatre régions sont la lisière maritime, la contrée comprise entre la chaîne côtière et la *Serra* occidentale, le pays qui va de cette dernière Serra au plateau de Botucatù, et enfin le plateau de Botucatù.

La lisière maritime est extrêmement chaude, humide et malsaine; elle convient surtout à la culture des fèves, du maïs, des patates, de l'arrow-root, et spécialement du riz; la canne à sucre vient

très bien pendant la première année, mais elle dégénère ensuite. Elle est divisée en trois portions par les Serras de Mangagua et d'Itatins. Le grand malheur de cette côte, parfois extraordinairement fertile, est l'excessive fréquence des pluies; au pied de la Cordillère littorale, un jour sans pluie est aussi rare que l'est un jour de pluie sur le rivage du Pacifique. Cela tient au choc des vents de la mer contre la Cordillère de 850 mètres d'altitude qui s'élève presque à pic, comme une muraille... Quand les vents chauds de l'intérieur, ceux du nord et du nord-ouest, prédominent, les brouillards disparaissent, l'air devient clair, mais un orage se forme inmanquablement; d'ailleurs, le vent du nord-ouest produit sur l'organisme un effet très désagréable. Les mêmes particularités distinguent aussi la lisière maritime des provinces de Rio de Janeiro et de Parana (1).

La grande richesse de cette zone consiste dans ses forêts et dans les mines de plomb, d'argent, d'antimoine, de bismuth, de fer, découvertes par l'ingénieur Black, dans la vallée supérieure du Jucupiranga et près de Sapatù.

La seconde zone renferme les prairies de Piratininga; elle a une largeur moyenne de sept lieues et une longueur de trente; son altitude moyenne est de 740 mètres, et les montagnes qui la séparent de la zone littorale et de la seconde zone intérieure

(1) *Ang'o Brazilian Times.*

ont environ 180 mètres de hauteur relative. Le climat y diffère entièrement de celui de la côte, et tandis qu'à Santos le thermomètre descend rarement à 15 degrés, il s'abaisse fréquemment jusqu'à zéro dans les villes de ce plateau. Les prairies de Piratininga appartiennent aux terrains jurassiques; elles ont pour principale rivière le Tiété, qui baigne São Paulo. C'est sans raison qu'elles passent pour stériles; mais dans la province, tout sol qui ne produit pas le café en abondance est considéré comme sans valeur.

Leur principal produit sera sans doute, et dans un temps rapproché, la vigne; il y a peu d'années qu'on s'attache à la culture du cep, et déjà les vins de São Paulo jouissent dans le pays de quelque réputation. Avec la vigne, la production de la banane, de la mandioque, de diverses céréales; l'élevage des moutons et des bêtes à cornes, sont aussi d'importants éléments de richesse pour cette partie de la belle province de São Paulo.

À l'ouest du plateau de Piratininga s'étend la vallée du Parahyba, moins élevée que celle du Tiété, de 150 à 200 mètres. Aussi le café, qui vient mal à Mogy das Cruzes, sur le Tiété, vient parfaitement sur les bords du Parahyba, tandis que, au contraire, les céréales languissent dans la vallée du Parahyba et réussissent très bien à Mogy das Cruzes. La vallée de Parahyba est bornée, à l'ouest, par la serra granitique et métamorphique où s'élève le mont Saboo, d'où l'on voit les terres basses du

nord-ouest, les plateaux de Botucatù et d'Araraquara, et les pics de la serra Negra (1).

Santos est le seul port de mer de la province de Saint-Paul; sa fondation date de l'époque même de la découverte du Brésil; il est fréquenté par un assez grand nombre de navires anglais, allemands et américains, et par quelques bâtiments français. Presque toutes les maisons de commerce établies dans le pays sont allemandes. Les marchandises françaises y arrivent en assez grande quantité, venant toutes de Rio-Janeiro.

La rivière de Santos est difficile pour un grand navire de commerce. Il y a cependant beaucoup d'eau, mais elle est trop étroite pour les évolutions des longs navires à voiles. Il faut un bateau à vapeur pour y naviguer à l'aise.

Le petit bras de mer qui forme l'entrée de ce port est accessible aux navires de commerce de la plus grande dimension qui fréquentent ces parages.

Cette côte, jusqu'à Ilha-Grande, est bordée d'îles, très découpée, accidentée par de hautes montagnes et présente plusieurs bons mouillages. C'est là qu'est situé le port d'Ubatuba.

Ilha-Grande. — Le vaste bassin d'Ilha-Grande offre, sans contredit, la plus belle position maritime du Brésil.

(1) *Anglo Brezilian Times.*

Sur une étendue de vingt lieues, on trouve un profond enfoncement de la côte protégé, au large, par une île de cinq à six lieues de long et par une langue de sable en ligne droite, digue naturelle parallèle à la côte, de quatre à cinq lieues de longueur sur cinquante mètres de largeur moyenne. Tous les navires qui fréquentent le Brésil pourraient se trouver mouillés ensemble et parfaitement abrités dans ce magnifique lac.

A l'intérieur du bassin d'Ilha-Grande, entouré de tous côtés de hautes chaînes de montagnes, la mer s'ouvre de profondes découpures dans les terres et forme les ports les mieux abrités du monde; trois cents îles ou îlots garnissent toutes les baies et leur donnent l'aspect le plus pittoresque. La mer y est toujours d'un calme profond, la pêche très abondante; les terres voisines sont fertiles et bien arrosées. Plusieurs villes ou villages occupent le fond de ces ports.

Cette petite mer intérieure n'avait jamais été explorée, dit M. le contre-amiral Mouchez, dans son étude hydrographique sur les côtes du Brésil; on n'en possédait que des croquis informes. Plusieurs des havres passaient pour inaccessibles même à de petits navires; on ne fréquentait guère que trois ou quatre mouillages, tels que ceux de *Palmas*, d'*Angra dos Reis* et *Parati*.

PARANAHYBA. — La ville de Paranahyba, fondée en 1625, est sur la rive gauche du Rio Tiété, à plus de quarante kilomètres au nord-ouest de São-Paulo. Le commerce y consiste en bestiaux, sucre, eau-de-vie et coton.

LE RIO PARAHYBA DO SUL prend sa source dans la province de São-Paulo, au pied des montagnes de la serra Bocaina, arrose cette province et celle de Rio-Janeiro.

Son cours est presque parallèle à l'Océan, sur une longueur de six cents kilomètres de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, puis à l'est; il n'est séparé de l'Océan que par les chaînes de la Serra do Mar, qui forment le cap São-Thomé et le cap Frio.

Ce fleuve ne reçoit que des affluents peu importants, tels que le Rio Parahy, le Rio Pomba et le Rio Muriahé. Il se jette dans l'Océan près de la petite ville de San-Salvador-de-Campos-de-Goisacazes.

CHEMIN DE FER DE SAINT-PAUL. — Il relie le port de Santos à l'intérieur de la province. Il va de Santos à Jundiahy.

Les couches de minerai de fer de Saint-Jean d'Ipanema, dans la province de Saint-Paul sont étendues et riches.

La fabrique qui y est établie pour fondre et forger ce métal, est située à 275 lieues de Sorocoba.

Le combustible végétal est le seul employé. Non-seulement les terrains de la fabrique sont presque en entier boisés, et il s'y trouve même une certaine étendue de forêt vierge, mais les bois abondent encore dans un rayon de cinq lieues, dans la direction des routes de Campo Largo, Porto Feliz et Tatuhy.





A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Le Palais impérial à Rio-Janeiro

que
voit
d'un
roch
les
fleu
la b
vien
les
de s
rang
peu

(1)

LA SERRA DO MANTIQUERA

Province de Rio-de-Janeiro

1,800,000 habitants.

« Quand on arrive devant les belles roches granitiques qui forment l'entrée de Rio-de-Janeiro, qu'on voit se déployer ces rives montueuses, chargées d'une végétation si abondante, que les fissures des rochers se parent d'une verdure éclatante, et que les sables du rivage étalent eux-mêmes leurs belles fleurs roses de pervenche et d'ipommœa, rien qu'à la brise embaumée venant des forêts, on sent qu'on vient d'atteindre un pays privilégié entre toutes les contrées du globe, et que la richesse naturelle de son territoire l'a destiné à occuper le plus haut rang parmi les jeunes nations, où l'Europe viendra peut-être se retremper un jour (1). »

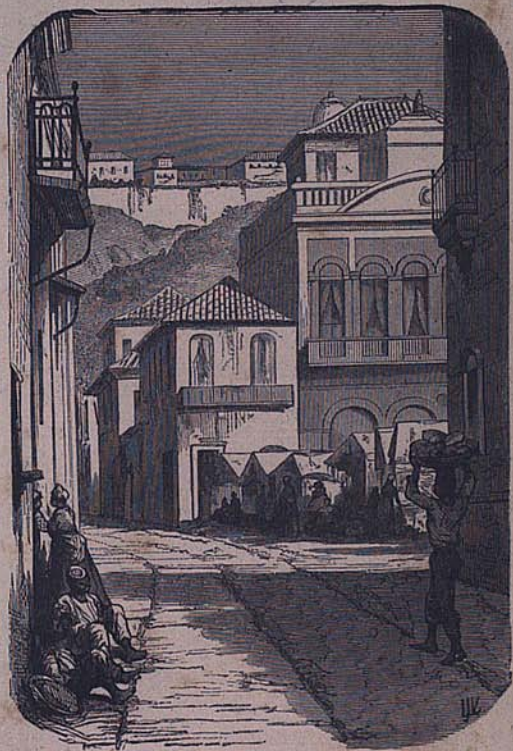
(1) Ferdinand DENIS, *Le Brésil*.

San Sebastiao de Rio-de-Janeiro est bâti sur le bord occidental de la baie, elle s'élève dans une plaine montueuse à moins d'une lieue de ce grand rocher conique auquel on a donné le nom de *Pao d'Assucar* (pain de sucre), et qui révèle son entrée au navigateur.

Ce ne fut que vers la fin du dix-septième siècle, quand les Paulistes eurent découvert les mines abondantes de Minas Geraes, que la renommée de ces nouvelles richesses attira de Lisbonne une multitude de colons, qui vinrent s'établir à Rio de Janeiro, et que cette affluence d'étrangers nécessita la construction d'une foule de maisons nouvelles.

A partir de cette époque, diverses circonstances contribuèrent à l'accroissement de Rio de Janeiro. Grâce à l'établissement d'une route nouvelle, les riches marchandises de Minas, que l'on conduisait dans le port de Santos, eurent la capitale pour entrepôt; un an après, en 1725, les mines de diamants de Tejuco furent découvertes; vingt ans plus tard, la ville, qui manquait d'eau, vit achever son magnifique aqueduc; vers 1755, un homme, qui devait avoir une active influence sur tous les lieux où s'exerçait sa puissance, Pombal envoya son frère Carvalho comme gouverneur de la province, et le génie actif du grand homme donna une impulsion nouvelle à cette capitale, qui contenait déjà 40,000 âmes, et qu'il destinait, dit-on, à devenir une nouvelle métropole servant de lien entre l'Europe et le nouveau monde.

A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Une rue de Rio-de-Janeiro

Jan
pre
par
sur
ten
par
pro
vin
bai
L
mèt
6,0
12,3
men
dou
L
Thé
Cas
Bou
R
couv
san
Pr
sont
Pra
Prai
tres
ville
plag

En général, la surface de la province de Rio-de-Janeiro est montueuse, et une chaîne, qui court presque parallèlement à la côte, la divise en deux parties. Elle se trouve placée presque exactement sur la limite des régions équatoriales et de la zone tempérée. Ce riche territoire est borné au nord-est par la province d'Espirito-Santo ; au nord par la province de Minas-Geraes ; à l'ouest par la province de San-Paulo ; au sud et à l'est, elle se trouve baignée par l'Océan.

La ville de Rio-Janeiro renferme dans son périmètre 78 édifices publics, 19,470 maisons, dont 6,015 à plusieurs étages, 1,096 à un étage, et 12,359 rez-de-chaussée : 5,575 maisons de commerce, y compris 12 *trapiches* (entrepôts de la douane), 1,585 ateliers et 493 fabriques.

Les Eglises, le Palais impérial, la Douane, le Théâtre San-Pédro, l'Hospice des fous, la Santa-Casada-Misericordia, l'Aqueduc du Carioca et la Bourse sont les monuments les plus remarquables.

Rio-de-Janeiro possède de nombreux monastères, couvents, associations religieuses et de bienfaisance.

Presque tous les faubourgs de Rio-de-Janeiro sont bâtis le long des plages. Il y a la plage ou *Praia* de Botafogo ; la *Praia* de San-Christovão, la *Praia* de San-Domingo et une demi-douzaine d'autres encore. Tout cela n'est que la banlieue de la ville, située au bord de la mer et faisant face aux plages de la baie.

La ville de Rio-de-Janeiro a sept forteresses et fortifications qui défendent l'entrée de la baie et l'intérieur de son port.

Une route construite, avec des travaux d'art d'un grand prix, offre un chemin facile et sûr à toute sorte de véhicules jusqu'au-delà du haut de la montagne de la Tijuca, l'un des lieux les plus pittoresques et les plus salutaires du municipe.

Botafogo, S.-Christophe et d'autres environs sont desservis plusieurs fois par jour, à heures fixes, par des bateaux à vapeur. Il existe un chemin de fer pour le transport des excursionnistes jusqu'au pied de la montagne de Tijuca.

La ville de Rio-Janeiro est pourvue d'eau par diverses sources qui naissent sur des montagnes granitiques à un peu plus d'une lieue de distance de son point central. Ces eaux, recueillies à une hauteur de 240^m, au-dessus du niveau de la mer, fournissent, en 24 heures, un volume supérieur à 36,000,000 de litres.

Elles sont d'une pureté remarquable et leur température est presque invariable aux points où elles sont recueillies.

L'aqueduc, appelé *Carioca*, exécuté il y a plus d'un siècle, a un développement de plus de 8 kilom. et, à l'endroit où il passe de la montagne de S.-Thereza à celle de S.-Antonio, sur un double ordre d'arcades à voûtes entières, il mesure une hauteur maximum de 17^m,6 au-dessus du niveau du sol.

Les égouts pour le service de propreté des rues

et des maisons sont l'objet d'un contrat passé avec la compagnie anglaise — *Rio-de-Janeiro, City Improvements*. — Leurs ouvrages de canalisation, qui sont faits d'après le système le plus perfectionné, comprennent une étendue de 36 milles anglais.

Le courrier général de terre et de mer a des ramifications dans tout l'Empire, au moyen d'administrations dans les capitales des provinces et d'agences dans les villes, dans presque toutes les paroisses et dans quelques districts importants.

Il y a deux compagnies anglaises de navigation ; l'une entretient un service de paquebots à vapeur, qui vont et viennent une fois par mois, entre les ports de Rio-de-Janeiro et Buenos-Ayres, avec relâche à Montevideo. Les vapeurs de l'autre font, dans les mêmes conditions, la navigation entre Liverpool, Rio-de-Janeiro et Buenos-Ayres.

Il y a aussi une compagnie française de navigation à vapeur, pour aller et venir, une fois par mois, entre les ports de Rio-de-Janeiro et Bordeaux, avec relâche à Bahia, Pernambouc, Gorée et Lisbonne, et ceux de Rio-de-Janeiro et Buenos-Ayres, avec relâche à Montevideo.

Le Havre et Marseille sont les deux ports français qui sont en relations suivies avec celui de Rio, et avec lesquels le mouvement de notre navigation est le plus actif.

Enfin un service de navigation à vapeur est établi entre Rio-Janeiro et Caravillas, dans la province de

Bahia, avec escale à Victoria (province d'Espírito-Santo).

Une autre ligne de navigation dessert les ports d'Itaperim, de Victoria, de Saint-Marthens et de Rio-Janeiro.

EXPORTATION

Les principaux articles d'exportation, par le port de Rio-Janeiro, sont les suivants :

TAPIOCA. — Il sort de Rio 50,000 barriques de tapioca par an, 25,000 à destination du Havre et 25,000 pour Londres.

BOIS DE PALISSANDRE. — L'exportation des bois de palissandre n'a pas cessé de décroître depuis plusieurs années. Rio en envoie encore 2,500 billes environ par an au Havre et 1,000 ou 1,200 aux Etats-Unis; mais ceux qui exploitaient jusqu'ici cette branche d'industrie trouvent les prix d'Europe trop peu rémunérateurs, et commencent à y renoncer.

CUIRS. — Le port de Rio exporte aussi des cuirs. Les cuirs ne sont que le produit de l'abattoir de la ville. La moitié s'expédie pour le Havre et l'autre pour Hambourg.

PRODUCTION ET EXPORTATION DU CAFÉ. — Antérieurement à 1825, Cuba, Saint-Domingue, Java et les colonies anglaises étaient les principaux pays producteurs du café; mais, depuis, le Brésil a laissé

o-

ts
le

rt

le
t

e

s

x

i

e

-

.

r

e

.

r

e

.

r

e

A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Les palmiers royaux du Jardin botanique

ces
la m
La
bell
pou
et d
il fa
pou
faut
V
de l

ces pays bien en arrière, et il fournit aujourd'hui la moitié du café qui se consomme dans le monde. La position qu'il a conquise est assurément très belle, mais il s'agit pour lui de la maintenir, et pour cela, en présence de la diminution des noirs et de l'impossibilité du renouvellement de la traite, il faut se procurer, en Europe et en Asie, des bras pour remplacer ceux qui commencent à faire défaut.

Voici le compte approximatif de la production et de la consommation annuelle du café (1) :

1° PRODUCTION.

	millions de livres
Brésil.....	320
Java.....	110
Haïti.....	35
Ceylan.....	35
La Guayra.....	30
Cuba et Porto-Rico.....	25
Sumatra.....	10
Costa-Rica.....	5
Moka.....	5
Iles anglaises.....	5
Iles françaises et hollandaises.....	3
Manille.....	2
<hr/>	
TOTAL.....	585
Ou, en millions de kilogrammes.	265

2^e CONSOMMATION APPROXIMATIVE DES PAYS
NON PRODUCTEURS.

	millions de livres.
Etats-Unis.....	147
Europe méridionale et France.....	110
Zollverein.....	100
Hollande et Belgique.....	80
Autriche.....	65
Grande-Bretagne.....	33
Danemarck et Suède.....	25
Russie.....	15
Cap de Bonne-Espérance.....	10
TOTAL.....	585
Ou, en millions de kilogrammes.	265

Le café du canton de Jacaré-Pagua, situé à 4 lieues de Rio-Janeriro, fournit les qualités supérieures.

Un fait assez remarquable dans le commerce des cafés, c'est que, malgré la grande augmentation dans la consommation, tant aux Etats-Unis qu'en Europe, malgré les bruits continuellement répandus de l'insuffisance des récoltes dans les principaux pays de production, les prix de cette denrée varient très peu.

Il s'exporte, en moyenne, par mois, de Rio, 15,000 sacs de café pour le Havre, autant pour Marseille, et 2,000 à 2,500 sacs pour Bordeaux.

INDUSTRIE SUCRIÈRE. — La production annuelle du sucre au Brésil est évaluée à 11,109,789 arrobes ou environ 163,313,898 kilogrammes, représentant, au prix moyen de 2,000 reis l'arrobe, un peu plus de 60 millions de francs.

Cet ensemble se répartit ainsi entre les différentes provinces :

	arobes.	kilogr.
Rio-Janeiro.....	3,566,080	23,021,376
Bahia.....	4,300,000	63,210,000
Fernambouc.....	4,200,000	61,740,000
Para.....	75,000	220,500
Saint Paul.....	676,600	9,947,622
Parahiba.....	147,000	2,160,900
Alagoas.....	205,000	3,013,500
TOTAL.....	11,109,789	163,313,898

Environ 600 navires étrangers, dont 150 Français, sont employés à l'exportation de ces sucres.

La part relative des pays dans l'exportation se calcule comme il suit :

	arobes.	kilogr.
France.....	3,366,080	49,481,376
Angleterre.....	3,255,259	47,411,307
Villes Anséatiques.....	396,950	4,659,161
Portugal.....	717,320	10,544,604
Belgique.....	54,080	794,976
Autriche.....	1,295,000	19,036,500
Italie.....	335,100	4,925,970
Ports de la Baltique.....	650,000	9,555,000
Etats-Unis.....	550,000	8,685,000
Plata.....	350,000	5,145,000
Ports de l'océan Pacifique.....	150,000	2,205,000
Pays divers.....	100,000	1,470,000
TOTAL.....	11,109,789	163,313,898

La France prend à elle seule un quart du sucre brésilien; un quart aussi environ des bâtiments employés au transport de ce produit lui appartient. Le Havre en importe de plus en plus par suite des allègements de droits à l'entrée; mais c'est Marseille à qui revient la plus large part des envois. Les nombreuses raffineries de cette ville font un grand emploi de ce sucre, et il en est réexpédié aussi une quantité considérable en transit pour les différents ports de la Méditerranée.

Le municipe de Compos, dans la province de Rio-de-Janeiro, est le principal entrepôt des sucres blancs et sucres mosconades raffinés. On y cultive la canne à sucre sur une grande échelle.

Les améliorations introduites soit dans la fabrication du sucre brut, soit dans la raffination, ont beaucoup élevé la qualité des produits qui approvisionnent la place et qui sont exportés hors de l'Empire.

Diverses raffineries emploient des appareils à vide, des turbines, et possèdent enfin toutes les machines employées dans les grandes raffineries de l'Europe.

TABAC. — Le tabac est peu cultivé dans la province de Rio-de-Janeiro. L'exportation de la capitale pour l'extérieur est alimentée par la production de Minas-Geraes et S.-Paul.

Les fabriques de cigares et cigarettes sont très-nombreuses dans la capitale; on y emploie beaucoup de tabac de la province de Bahia.

BE
d'Isig
çaise
pris
pas
beur
titué
sait s
résul
prix,
Mo
gran
d'Ang
gran
Malg
franç
L'exp
vait
glais
que p
où el
noirs
Elle
leil s
suéde
dans
tent c

IMPORTATION

BEURRE. — Depuis quelques années, le beurre d'Isigny est devenu l'article d'importation française qui s'est le plus répandu à Rio et qui y a pris le plus de développement. Il ne s'en expédie pas moins de 3 ou 4,000 barriques par mois. Le beurre d'Isigny s'est presque complètement substitué au beurre anglais qui, auparavant, fournissait seul à la consommation de Rio. On attribue ce résultat à ce que le beurre français, pour le même prix, offre l'avantage d'une fabrication plus égale.

MORUE. — La morue représente un article de grande consommation au Brésil. Elle provient d'Angleterre ou de Norwège, et s'expédie aussi en grandes quantités directement de Terre-Neuve. Malgré des essais répétés, la morue de fabrication française a à peu près disparu du marché de Rio. L'expérience a toujours prouvé qu'elle se conservait moins longtemps que celle de fabrication anglaise ou suédoise. Or, la morue ne s'importe à Rio que pour être expédiée dans l'intérieur du Brésil, où elle constitue un des principaux aliments des noirs employés sur les plantations de café et autres. Elle reste souvent des mois entiers exposée au soleil sur le dos des mules. Les morues anglaises ou suédoises, convenablement séchées et entassées dans les barriques, tambours ou caisses, supportent ces trajets sans s'altérer. Il n'en est pas de même

de la morue française, et on a renoncé à en faire venir.

ÉTOFFES. — Pour tout ce qui est soieries, étoffes de luxe, vêtements confectionnés, objets de mode ou de goût, les produits français jouissent à Rio, comme partout, d'une préférence bien marquée sur ceux de toute autre provenance. Ils fournissent exclusivement à la consommation de la ville elle-même; mais pour les étoffes de grande consommation, c'est-à-dire pour celles qui n'arrivent à Rio que pour être expédiées dans l'intérieur du Brésil, l'Allemagne et l'Angleterre nous font une concurrence qui tend de jour en jour à nous évincer. Le consommateur de l'intérieur du Brésil apprécie plus le bon marché et l'apparence de la marchandise que sa bonne qualité. C'est ainsi que l'importation des draperies et satins de laine de France qui, il y a quelques années, se faisait sur une grande échelle, a presque complètement disparu pour faire place aux produits des manufactures allemandes. Presque tout ce qui s'importe dans ce genre à Rio est de fabrication anglaise.

CHABBON DE TERRE. — Le charbon de terre est exclusivement tiré d'Angleterre; il vaut en moyenne 20,500 reis la tonne (51 francs).

VINS. — Les deux tiers des vins importés à Rio sont des vins français; le dernier tiers se partage entre les vins espagnols et les vins portugais. Les vins les plus répandus dans la consommation sont les vins dits de Portugal, fabriqués pour la plupart

dans nos départements du Midi et vendus à Rio comme vins de Lisbonne ou de Porto; Marseille, Cette et Port-Vendres en expédient des quantités considérables.

Malaga, qui envoyait autrefois une assez grande quantité de vins à Rio-Janeiro, a vu ses expéditions s'arrêter brusquement. Le cap de Bonne-Espérance a aussi cessé de fournir du vin à Rio-de-Janeiro.

Bien que Marseille figure en tête de l'importation des vins français, on estime que la moitié de ces vins sont de provenance de Cette et de Port-Vendres.

NUMÉRAIRE. — L'exploitation des mines d'or est libre au Brésil. Il en est de même de l'importation de ce métal sous toutes formes et de l'exportation comme numéraire.

L'argent anglais circule en grande abondance au Brésil.

Si l'Angleterre approvisionne surtout le marché brésilien en tissus de coton, de notre côté, nous lui fournissons plus de comestibles, de vins, de tissus de soie, et nous avons pu acheter de plus grandes quantités de café, de sucre et de coton. Nos expéditeurs ont su approprier au goût du pays des vins qu'ils achètent en Espagne et qu'ils travaillent ensuite avec des vins de Bordeaux.

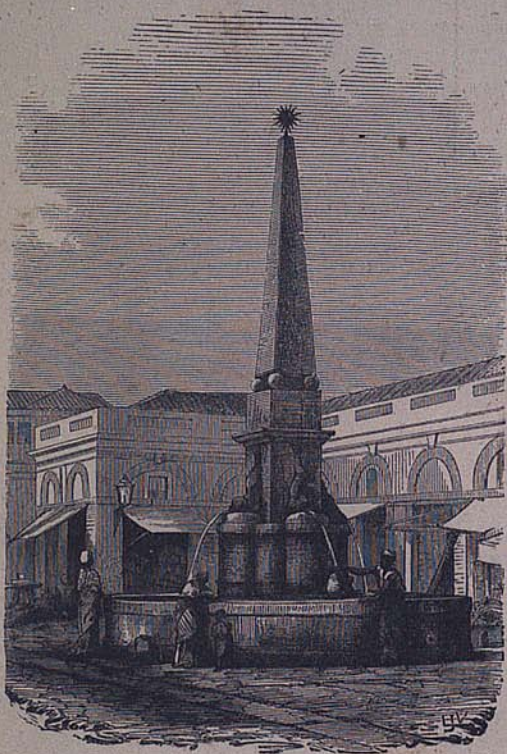
Les Etats-Unis tirent du Brésil beaucoup plus qu'ils n'y apportent. Ce sont eux qui le fournissent presque exclusivement de farine, mais ils en exportent, en échange, une quantité à peu près quintuple de café. Les Etats-Unis absorbent la moitié du café que produit le Brésil, et c'est la marine marchande anglaise qui leur en apporte la majeure partie. Les bâtiments venus à Rio-Janeiro chargés de charbon en repartent avec un chargement de café à destination de l'un des ports de l'Amérique du Nord, d'où ils retournent ensuite en Angleterre chargés de coton.

Toutefois le pavillon anglais figure de beaucoup en première ligne dans le mouvement général du port de Rio. Il n'y a pas de différence sensible entre le nombre et le tonnage des bâtiments venus à Rio de ports français et de ceux sortis de Rio à destination des mêmes ports, c'est-à-dire que la navigation entre Rio et nos ports se fait à peu près exclusivement sous notre pavillon.

Depuis quelques années, la consommation des objets utiles et bons tend à augmenter, pendant que celle des objets de luxe diminue; cette circonstance prouve de plus en plus qu'il se forme au Brésil une classe moyenne, une bourgeoisie. C'est une transformation sociale dont le commencement ne date que d'une dizaine d'années et qui doit réjouir les amis du Brésil, car elle prouve que, dans l'esprit des populations, entrent des principes d'économie et de travail.

s
t
-
é
e
e
s
e
e
e
o
i
-
l
a
s

A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Fontaine du marché de la Prava

A
jou
à
de
D
am
tro
sur
fer
de
pro
dioc
Sain
de t
D
de v
trav
cons
feui
emp
à fib
d'au

E
neir
dont
port
port

Ajoutons que l'industrie brésilienne prend chaque jour un plus grand développement. Elle figurait à l'exposition universelle de 1878, pour près de 6,000 objets, parmi lesquels on peut citer :

Des échantillons de rubis et de belles et grandes améthystes; des fragments de pierres curieuses trouvées dans le sable des rivières de l'intérieur, surtout dans la province de Minas; du minerai de fer de la même zone, presque pur; de la houille de plusieurs provenances: celle d'Herval, dans la province de Rio-Grande, paraît être de qualité médiocre; celle de Tuberao, dans la province de Sainte-Catherine, est meilleure, mais les moyens de transport lui font défaut.

Des échantillons de coton longue et courte soie, de vanille et de thé; des bois de toute espèce travaillés et sculptés; des bois de charpente, de construction navale, de teinture; le palmier des feuilles duquel on tire le *carnauba*, suif végétal employé pour l'éclairage dans le pays; le palmier à fibres déliées aussi fines que la soie, et beaucoup d'autres bois d'une utile application.

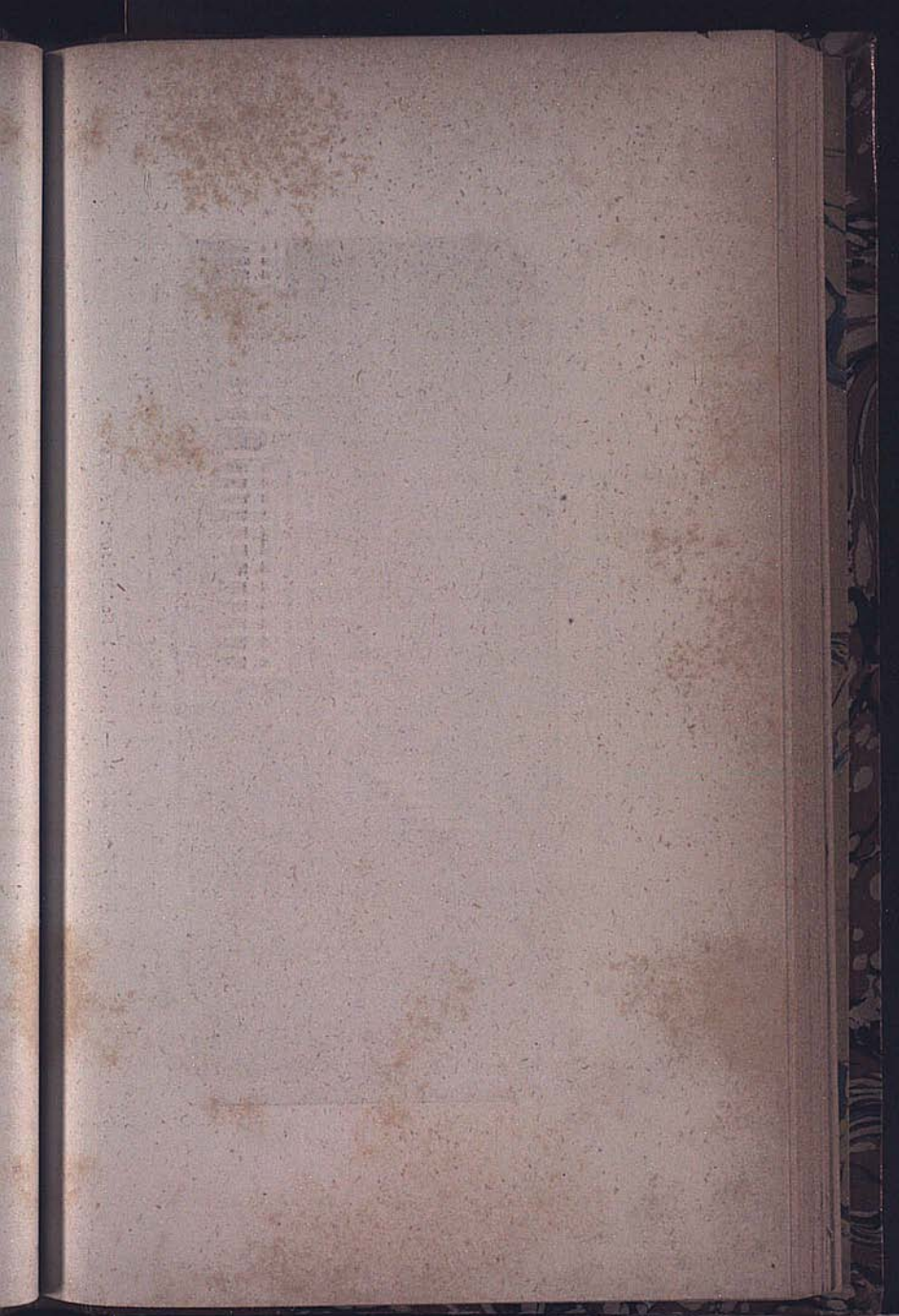
EAUX FERRUGINEUSES. — La province de Rio-Janeiro possède neuf sources d'eaux ferrugineuses, dont deux dans le centre de la ville. Les plus importantes tant par leur abondance que par la proportion plus considérable de fer qu'elles contiennent.

ment, sont celles d'Andarahy Grande, de Larangeiras, de la rue Riachuelo et de la lagune Rodrigo de Freitas: de celles-ci, les deux premières fournissent des fontaines publiques bien construites, dans deux des localités les plus agréables et les plus salubres des environs de la ville. Elles sont très fréquentées et généralement employées dans les maladies dont le traitement exige des préparations ferrugineuses.

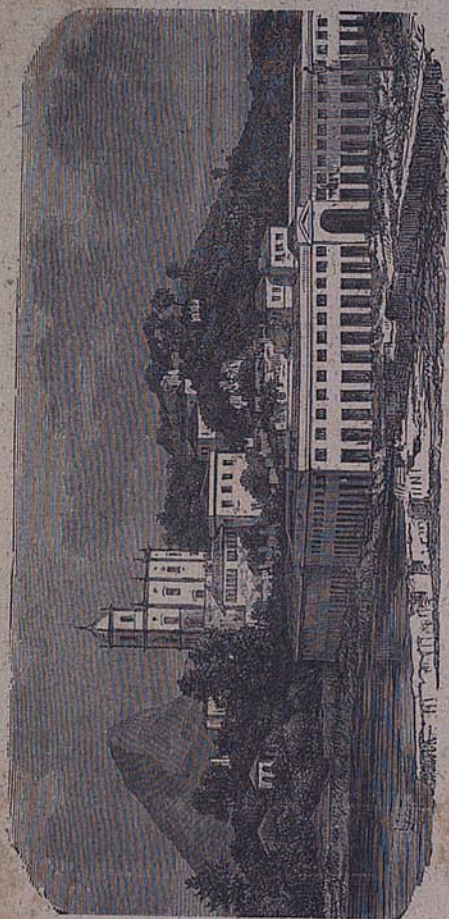
Dans la province de Rio-de-Janeiro, il y a onze sources qui ont été également examinées. La province de Minas-Geraes en compte sept dont une fontaine publique dans la capitale; celle de Pernambouc, cinq. Enfin, on en connaît dans les provinces de Maranhon, Piauhy, Espirito-Santo, Saint-Paul, et autres. Toutes contiennent, en général, le fer à l'état de carbonate, dissous dans un excès d'acide carbonique; mais dans des proportions très diverses.

TISSUS DE COTON.— La manufacture de *Santo Ateixo* (de S.-Alexis) dans la province de Rio-de-Janeiro, municpe de Magé, occupe 170 ouvriers environ, enfants, jeunes gens et adultes, la plupart Portugais et Allemands. Cette manufacture consomme à peu près 1,500 *arrobes* (22,034 kilogrammes) de coton, provenant des provinces du Nord.

SOIE.— Une compagnie brésilienne, subventionnée pour la production de la soie, porte le nom de *Impérial Companhia serapedica*.



A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



RIO-DE-JANEIRO. — Convent de São-Bento et l'Arsenal.

L
Itag
fonc
cult
en p
pou
faire
peu
tage
du c
E
à P
du
chau
char
E
men
mèn

L
l'un
D
l'aut
nam
D
U

L'établissement de cette compagnie est situé à Itaguahy, non loin de Rio-Janeiro. La province fonde de grandes espérances sur l'extension de la culture de la soie, qui pourra un jour remplacer, en partie du moins, celles de la canne et du café, pour lesquelles le manque de bras commence à se faire sentir. Les Chinois, dont le nombre augmente peuvent d'ailleurs être employés avec plus d'avantage à l'éducation du ver à soie qu'à la plantation du café.

En dehors de la capitale, un établissement situé à Ponte-da-Arca, possède des ateliers pour la fonte du fer et du bronze et pour la confection des chaudières de machines à vapeur, ainsi que des chantiers de construction.

Enfin, des marbres de très belle qualité et facilement exploitables ont été trouvés dans la province même de Rio-Janeiro.

Le Brésil possède : deux Facultés de médecine : l'une à Rio, l'autre à Bahia ;

Deux Facultés de droit : l'une à Saint-Paul, l'autre au Recife, capitale de la province de Pernambouc ;

Des Écoles régimentaires ;

Une École militaire supérieure :

- Une École centrale ;
- Une École de marine ;
- Une École pratique d'artillerie de marine ;
- Un Institut commercial ;
- Un Institut impérial des jeunes aveugles et un Institut des sourds-muets ;
- Une Académie des Beaux-Arts ;
- Un Musée national ;
- Un Conservatoire de musique ;
- Des Bibliothèques publiques ;
- Une Imprimerie ;
- De nombreux Journaux politiques et littéraires ;
- Des Sociétés scientifiques et industrielles ;
- Des Sociétés philanthropiques ;
- Des Établissements de charité : hospices et hôpitaux ;
- Des Théâtres ;
- Un hôtel de la Monnaie ;
- Et enfin des maisons de correction et de détention.

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE DE RIO-JANEIRO

Rio-de-Janeiro, Pétropolis, Saint-Sébastien, Borvista, Santa-Cruz, Bota-Fogo, Macacu, Magé, Mandioca, Marica, Cabo-Frio, *Campos* ou San-Salvador dos Campos, *Cantagallo*, Novo-Friburgo, Ilha-Grande, les Iles Grandes, Marambaya, etc., etc.

NICTHEROY.— La ville de Nictheroy est bâtie dans une crique de la baie de ce nom ou Baie de Rio-de-Janeiro. Elle est le siège du Gouvernement de la province. On y trouve plusieurs édifices remarquables. Les rues y sont très-régulières et généralement larges.

CANTAGALLO.— La ville de Cantagallo est située à plus de deux cents kilomètres au nord-est de Rio-de-Janeiro et à cent cinquante à l'ouest de Campos.





A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Laitier journalier à domicile

tim
la r
d'O
la
vég
des
esp
rie
gor
dés
vie

LA SERRA DE ESPINHAÇO

Province de Minas-Geraës

1,600,000 habitants.

CAPITALE : DOURO-PRETO.

« Lorsqu'après avoir franchi la Cordillère maritime qui borde la baie de Rio-Janeiro et traversé la riante vallée du Parahyba, en suivant la route d'Ouro-Preto, on aborde les premiers échelons de la chaîne d'Espinhaço (*Serra de Espinhaço*), la végétation commence à changer d'aspect. La flore des tropiques disparaît peu à peu devant des espèces nouvelles. Plus on s'enfonce dans l'intérieur, plus le paysage devient sévère. Le *capim gordura*, espèce de graminée parasite, qui fait le désespoir de l'agriculteur, a remplacé la forêt vierge. De toutes parts, ces terres bouleversées et

à physionomie stérile, indiquent un sol où a passé la dévastation. Si on s'achemine vers la ville de Tijuco, la contrée paraît encore plus triste. Ici les montagnes ne sont plus que des pitons aigus et escarpés, la nature devient franchement sauvage et nue. On dirait que le soleil est impuissant à féconder cette terre. Il n'en est rien cependant, et jadis cette même argile rougeâtre était recouverte d'une riche et plantureuse végétation. Malheureusement il y a près de deux siècles que les *conquistadores* ont porté le feu dans ces masses épaisses, afin de pouvoir mieux fouiller les entrailles du sol. Ces pics décharnés renfermaient dans leurs flancs les cailloux diaphanes. Les ruisseaux qui descendaient de ces collines roulaient dans leurs sables des pépites d'or. Tout ce pays si âpre et si triste, c'est l'ancien *Eldorado* brésilien, c'est la province célèbre qui porte encore aujourd'hui le nom significatif de *Minas Geraes* (mines générales).

» De toutes les provinces brésiliennes qui doivent leur existence aux gisements aurifères, celle de Minas-Geraes est de beaucoup la plus importante et la plus connue. Son nom reflète assez bien sa physionomie. Un observateur attentif peut étudier à l'aise, dans l'historique de ses phases successives, toutes les vicissitudes par où passe un pays aurifère, jusqu'au jour où, ses mines étant épuisées, il se voit peu à peu abandonné de ses habitants, lorsque les circonstances locales ne permettent pas à l'agriculture ou à l'industrie d'en continuer la

prospérité. Outre l'immense étendue de ses terrains aurifères, elle présentait le double avantage d'être à la fois à proximité de Saint-Paul, quartier-général des explorateurs, et de Rio-Janeiro, le port le plus beau et le plus vaste de l'Amérique du Sud.

» Aussi, vit-on en quelques années des villes florissantes, Villa-Rica, Mariana, Caete, San-Joao-del-Rey, San-Jose-das-Mortes, s'élever comme par enchantement au milieu d'affreux déserts.

» Si la fascination de l'or n'avait pas attiré des habitants dans les déserts de Goyaz, Matto-Grosso, Minas-Geraes, Minas-Novas, la race portugaise n'aurait probablement jamais quitté les bords de l'Atlantique. Des pays immenses, cités parmi les plus riches du monde, nous auraient été à jamais fermés (1).

C'est principalement au Brésil qu'il conviendrait d'étudier de près cette influence des grands systèmes de montagne sur la production des métaux. L'immense Cordillère des Andes, sur les bords du Pacifique, offre, pour ainsi dire, tous les échantillons du règne minéral, disposés comme par étages successifs. Les contre-forts de l'est, allant sans cesse en diminuant de hauteur et de puissance, s'appauvrissent de plus en plus. L'or seul persiste à la base. La dernière chaîne, celle qui borde l'Océan, ne contient plus que du granit pur ; c'est aussi la moins élevée. On voit en même temps pour-

(1) A. D'ASSIER. *L'Eldorado brésilien* (Rev. des Deux-Mondes).

quoi le Brésil n'a jamais eu de mines d'argent : ce n'est très probablement qu'une question d'altitude. La plus grande hauteur des montagnes n'y dépasse guère de 1,000 à 1,500 mètres, tandis que certains pics des Andes atteignent 24,000 pieds. En revanche, le cuivre et le fer ne manquent pas ; ce dernier surtout se montre en abondance ; en certains endroits, il est presque pur et rend jusqu'à 90 pour 100.

Dès que les premières pépites d'or parurent à Saint-Paul, ce fut comme un délire qui s'empara des habitants : toutes les forces vives du pays s'appliquèrent aussitôt à la recherche des gisements du précieux métal. Ce que la race portugaise dépensa alors d'énergie, si l'on en croit les Annales des Paulistes et des *mineiros* (habitants de la province des Mines), semble dépasser toute imagination, et ne peut se comparer qu'aux fabuleuses légendes des temps héroïques.

On peut encore citer comme chefs de bandes dont le souvenir est resté légendaire : Pascoal Moreira Cabral, qui trouva les mines de *Matto-Grosso* ; Sebastiao Fernandez Tourinho, qui le premier pénétra dans la province de Minas-Geraes (mines générales), et en rapporta quelques *esmeraldas* ; Sebastiao Leme do Prado, qui découvrit l'or de Minas-Novas (mines nouvelles).

De ces expéditions datent les découvertes de ces célèbres gisements qui, pendant le xviii^e siècle, ont fait du Brésil la terre classique de l'or. La première

découverte importante que firent les *mamelucos* fut celle des mines fameuses de Jaragua, montagne située à une vingtaine de milles de Saint-Paul. Plus tard vinrent les résultats non moins heureux obtenus à Ouro-Preto en 1699, à Cuyaba en 1719, à Villa-Boa en 1726.

Rien de plus obscur jusqu'ici que l'explication de l'origine du diamant et de la présence exclusive de cette pierre dans certaines contrées. Le Serro-do-Frio, la région diamantifère par excellence du Brésil, offre un contraste des plus étranges, par son aspect nu et sévère, avec la riche végétation qui l'enveloppe. C'est, pour ainsi dire, une enceinte circulaire de pitons aigus formant barrière de toutes parts. La capitale, Tijuco, où se tiennent les officiers de l'administration, s'élève à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Les flancs de ces pics, calcinés sans relâche par le soleil des tropiques ou noyés dans les brumes qui couvrent d'ordinaire les hautes cimes, sont rendus encore plus rougeâtres par l'énorme quantité d'oxyde de fer que renferme le sol. C'est ce mélange d'argile ferrugineuse et de cailloux roulés qui constitue le *cascalhoa*. On y rencontre aussi de l'or; et, c'est en cherchant ce dernier métal que les *mamelucos* trouvèrent les premières pierres précieuses. C'est ordinairement du lit de ces ruisseaux qu'on extrait le *cascalhao*. Cette opération se fait dans la saison sèche, qui permet de détourner le cours des rivières. L'époque des pluies arrivée, on

lave les terres préparées pendant les mois précédents. Tous les ruisseaux du Serro-do-Frio sont loin d'être également riches. Le plus célèbre dans les Annales diamantines est le *Jiquitinhonha*.

Le Brésil, qui depuis plus d'un siècle a fourni de diamants le monde entier, n'en a encore produit que deux remarquables par leur grosseur ; l'un et l'autre ont été trouvés par hasard, à un demi-siècle d'intervalle, dans des endroits complètement obscurs. Le premier, appelé diamant de l'*Abayté*, fut rencontré, en 1800, dans le ruisseau de ce nom par trois malfaiteurs exilés dans le *sertao* (désert) de la province de Minas, et qui obtinrent aussitôt leur grâce. Il pesait sept octaves d'once. On dit que le roi dom Joao VI le fit percer, afin de pouvoir le porter à son cou les jours de cérémonie. Le second est plus récent ; il figurait, sous le nom d'*étoile du sud*, à l'exposition universelle de 1855. Il fut trouvé en 1853, dans les sables de Bagagen, par une pauvre négresse, et pesait, avant la taille, 254 karats et demi. Les diamants du Brésil sont moins gros et d'une eau moins belle que ceux de l'Inde. Ils ont généralement une teinte jaunâtre ; comme, d'un autre côté, la surface en est toujours dépolie par le frottement et par les actions chimiques des autres matières contenues dans le *cascalhao*, il est assez facile de les contrefaire (1).

Aujourd'hui, l'extraction de l'or a diminué, soit

(1) D'ASSIER, *L'Eldorado brésilien* (Revue des Deux-Mondes).

que les terrains exploités s'épuisant, le travail en devienne plus coûteux, soit que l'agriculture enlève à ce travail un nombre croissant de bras. Aussi les exploitations d'or baissent-elles dans la province de Minas, et les compagnies anglaises, aujourd'hui à peu près réduites à trois, celles de Gongo-Secco, de Cocaïs et de Morro-Velho, n'en retirent plus, si l'on excepte la dernière, que de minces bénéfices.

La province de Minas-Geraes confine, au nord, avec les provinces de Bahia et de Pernambuco; au levant, le pays d'Espirito-Santo forme ses limites, et lui permet de communiquer avec la côte orientale; au sud, Rio-de-Janeiro et Saint-Paul présentent encore un débouché pour ses productions, et enfin, vers l'occident, elle s'unit avec la province de Goyaz.

Une grande partie des rivières qui arrosent Minas-Geraes, prennent naissance dans la chaîne de Mantiqueira, puis elles vont grossir l'Océan par quatre canaux naturels: le Rio-Doce et le Jiquitinhonha, qui reçoivent plusieurs affluents, et vont se perdre sur la côte orientale; le Rio-San-Francisco qui coule au nord, et enfin le Rio-Grande, qu'on voit se diriger vers l'occident (1).

Le Rio-Doce naît près de Villa-Rica, coule au nord-est, puis à l'est, et, dans son cours de plus de 400 kilomètres, reçoit quelques petites rivières

(1) F. DENIS, *Le Brésil*.

dont les plus importantes sont : le Rio-Seruhy, le Rio-dos-Buyres et le Rio-Santo-Antonio.

Ce fleuve traverse les provinces de Minas-Geraes et d'Espirito-Santo, et se jette dans l'Océan Atlantique par $19^{\circ} 36' 57''$ de latitude australe, et $42^{\circ} 11' 36''$ de longitude occidentale.



FLEU
BE
Pa
PROV

L
nor
de
Jan
bai
d'er
U
acc

SERRA DOS AYMORÈS

(parallèle à la côte)

FLEUVES : Le Rio-Doce ; Le Rio-Jequitinhonha et le port de Belmonte ; le port de Porto-Alègre et le Rio-Mucury ; le Rio-Pardo ; l'île des Abrolhos.

PROVINCES : Espiritu-Santo , Bahia.

Province de Espirito-Santo

100,000 habitants.

CAPITALE : VICTORIA

La province de Espirito-Santo est limitée, au nord, par la province de Bahia ; à l'ouest, par celle de Minas-Geraes ; au sud, par celle de Rio-de-Janeiro, et à l'est, par l'Océan, qui y forme une baie du nom de la province. Elle a une superficie d'environ 100,000 kilomètres carrés.

Une bonne partie de son territoire n'offre aucun accident de terrain. A partir du Rio-Doce, ses li-

mites méridionales, les terres sont si basses qu'elles s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer, durant les grandes marées. Le reste de la province, jusqu'à Belmonte et au Rio-Jequitinhonha, est beaucoup plus pittoresque. En s'avancant vers le nord, la Serra dos Aymores s'élève avec ses forêts imposantes (1).

La Serra do Mar, cette principale chaîne des montagnes du Brésil, prend naissance dans la province d'Espirito-Santo.

Les fleuves et rivières qui arrosent cette province sont : le Rio-Mucuri, le Rio-Pardo, le Rio-Doce et le Rio-Jequitinhonha.

Une route relie la province d'Espirito-Santo avec celle de Bahia, par le Mucury, et avec celle de Minas-Geraes, par Minas-Novas.

Le territoire de cette province est propre à la culture du sucre, du café, du coton, et même de l'indigo. Ses vastes forêts vierges fournissent de beaux bois de charpente et d'ébénisterie.

VILLES. — Les localités les plus importantes de cette province sont : Victoria, capitale ; Aldeavelha, Almeida, Barra-de-São-Matheus, Benevente, Conceição-da-Serra, Espirito-Santo, Guarapary, Itapemirina, Linhares, São-Matheus, Vianna.

La ville d'Espirito-Santo est bâtie au nord des sources du Rio-Jacuby. Le commerce y consiste surtout en maté et bestiaux.

(1) F. DENIS, *Le Brésil*.

PORTO-ALÈGRE. — La ville de Porto-Alègre ou São-José-de-Porto-Alègre, est sise à l'embouchure du Rio-Mucuri, à 230 kilomètres au sud-sud-ouest de Porto-Séguro, et à 770 kilomètres de Bahia. Son commerce, assez développé, consiste en maïs, manioc, riz et bois de construction.

Province de Bahia

1,450,000 habitants.

La province de Bahia est limitée, au nord, par la province de Sergipe; à l'ouest, par celle de Pernambuco; au sud, par celle de Minas-Geraes, et à l'est, par l'Océan. Elle a 770 kilomètres de longueur sur 400 de largeur.

Elle est arrosée par un certain nombre de rivières et cours d'eau dont les plus importants sont : le Rio-de-Contas, le Rio-Itapicuru-do-Sul, le Rio-Jiquitinhonha, le Rio-Patipe, le Rio-Paraguassu et le Rio-Zimbo.

Le Rio-Jiquitinhonha ou Rio-Belmonte a sa source dans la Serra do Frío, se dirige vers le nord, puis vers l'est, à travers des contrées où l'on trouve beaucoup de diamants et des bois précieux.

Il communique avec le Rio-Pardo, et débouche à la mer, près de la petite ville de Belmonte.

Le seul affluent important de ce fleuve est le Rio-Aracuady.

Le climat, généralement très chaud, est rafraîchi par les brises de mer.

Le sol y est excellent pour la culture de la canne à sucre et du coton.

Les principaux produits du sol de la province sont : le sucre, le coton, le café, le tabac, le cacao. L'élevé des bestiaux est entreprise sur une grande échelle.

BAHIA. — L'admirable baie de *Todos os Santos* (baie de tous les saints), à l'entrée de laquelle se trouve Bahia, n'est guère connue que depuis 1865, époque du voyage hydrographique de M. le contre-amiral Mouchez. Elle a de 30 à 35 lieues de circonférence.

Toutes les baies intérieures, toutes les embouchures de rivières qui se jettent dans ce bassin sont garnies des plus riches établissements agricoles du Brésil.

La luxuriante végétation des tropiques s'épanouit de tous côtés.

Ce n'est plus le vert uniforme des paysages d'Europe ; les nuances les plus variées de végétaux s'entremêlent : ici, des touffes d'arbres qui atteignent la hauteur de vieux chênes, là, des taillis moins élevés, mais dont le feuillage va en s'étalant avec une sorte de nonchalance pleine de grâce jusque sur le sol, tout cela dominé par des palmiers qui inclinent leurs têtes au caprice du vent.

Quand on double la pointe de Saint-Antoine, on voit Bahia s'élever en amphithéâtre. Cet aspect de la ville est magnifique, et présente un splendide panorama sur plus d'une lieue de parcours.

San-Salvador-de-Bahia a été fondée, vers 1549, à l'entrée de cette vaste baie.

Cette ville fut, jusqu'en 1763, capitale du Brésil. Elle est bâtie sur un terrain en amphithéâtre, entrecoupé de jardins, au bord de la baie, et possède l'un des plus beaux ports du monde. Les navires y trouvent un bon arréage et sont à l'abri de tous les vents.

La ville de Bahia est la première place forte de l'empire du Brésil et la ville la plus importante après Rio-de-Janeiro. Elle possède près de 200,000 habitants.

Les rues de Bahia sont, en général, tellement rapides, que l'usage des voitures est impossible dans la plus grande partie de la ville; aussi, le nombre en est-il très restreint.

La *ville haute* est détachée de la ville basse par un monticule à pente très rapide, et si inclinée qu'autrefois les marchands, tout en choisissant leur terrain, ne pouvaient la descendre ou la gravir sans s'exposer à des chutes dangereuses. Aujourd'hui, grâce à l'intervention de don Pedro, on a construit des escaliers sur divers points. La ville haute s'étend gracieusement sur le sommet : on y jouit d'un panorama charmant; elle possède de belles places avec de jolies fontaines, et un nombre considérable de

gra
éleg
On p
ville
ciem
pen
l'hô
que
en o
et le
Elle
situ
le se
de l
gan
la v
auta
Fran
La
n'y
mais
teur
four
tram
Ba
merc
ou q
quen
La
para
A

grandes maisons réputées pour leur luxe et leur élégance. C'est la partie aristocratique de la cité. On y remarque le palais du gouvernement, l'hôtel de ville, la cathédrale ou le *Sé*, formé de l'église de l'ancien et spacieux couvent des Jésuites ; dans les dépendances de ce vieil édifice sont l'école de Médecine, l'hôpital de la Miséricorde et la bibliothèque publique, avec 18,000 volumes. La ville haute contient, en outre, un lycée, beaucoup d'églises et de couvents, et le théâtre de Saint-Jean, qui est le seul de Bahia. Elle possède un jardin botanique qui est dans une situation ravissante. C'est une grande promenade, le seul lieu de réunion publique du monde élégant de la grande cité. Il faut ajouter qu'en fait d'élégance, à Bahia, malgré la malpropreté des rues de la ville basse, les modes de Paris y sont suivies avec autant de rapidité que dans une grande ville de France.

La ville haute est la demeure des gens aisés. On n'y voit point, à la vérité, circuler des voitures, mais, en revanche, les palanquins ou chaises à porteur, desservis à prix modestes par des nègres, y fourmillent. Ce mode de véhicule forme, avec les tramways, les moyens de circulation urbaine.

Bahia est devenu, pour les bâtiments de commerce anglais qui vont dans les mers de l'Océanie ou qui en reviennent, un port de relâche assez fréquenté.

La relâche de Bahia, pour cette navigation, paraît être plus avantageuse que celle de Rio

Janeiro, où les bâtiments ne sont plus, à leur sortie, à une latitude assez élevée pour aller prendre les vents alisés, à l'aide desquels ils peuvent doubler le cap de Bonne-Espérance sans trop de retard : leur traversée moyenne est de 80 à 90 jours.

A l'exception de la fabrication du *sucre* et du *tafia* (extrait des débris de cannes), ainsi que de celle des *cigares*, presque toutes les autres industries, à Bahia, se trouvent entre les mains des étrangers.

La culture de la canne à sucre occupe le plus grand nombre de travailleurs : les propriétaires de sucreries et les planteurs se font de gros revenus, mais ils ne produisent que du sucre brut et du tafia.

Les autres industries sont peu importantes, et la première de toutes est la fabrication du tabac à priser.

Depuis quelques années, néanmoins, il s'est établi des fabriques de tissus de coton. Elles ne produisent que des *toiles à sacs*, qui servent aussi à habiller les esclaves.

D'autres industries existent à Bahia, mais sont loin d'y suffire à la consommation locale ; ce sont : la fabrication de chandelles de *carnauba*, sorte de résine extraite du palmier ; celle de l'huile de ricin, dont l'usage est très répandu, surtout comme huile à brûler ; quelques fabriques de savon, à base de résine, et d'une composition très imparfaite ; enfin, l'on compte à Bahia des ébénistes, des tailleurs et d'autres artisans, presque tous étrangers, qui tra-

vaillent à des prix élevés, mais qui réussissent bien moins qu'on ne pourrait le croire, par suite de la difficulté de trouver des ouvriers.

Des fleurs en plumes se font à Bahia dans les couvents de femme.

Il y a dans cette province trois fonderies de fer, à Bahia, à Santo-Anaro et à Valença. Il existe également à Valença une grande scierie mécanique.

Une tannerie, située à Mahury, prépare annuellement environ 5,000 cuirs.

La province de Bahia possède quelques fabriques de tissus de coton, dont l'une, établie dans la ville de Valença, est montée sur une grande échelle. La production en est déjà supérieure à la consommation de la province, et elle exporte pour le reste de l'empire.

Les mines de diamants de la province de Bahia ont encore une certaine activité.

On trouve beaucoup de diamants à *Bicas*, sur le *rio San-José*, et l'ancien lavage *dos lineoës*, qui avait été presque abandonné, est redevenu tout-à-coup très productif; on s'y rend de toutes parts.

Enfin les lavages d'or, qui étaient très négligés, donnent encore de beaux résultats. Celui du *Gentio* en particulier, dans la *Serrade Surnão*, à 18 lieues de *San-Francisco* (qu'il ne faut pas confondre avec le port de ce nom en Californie), est très riche en métal, mais le manque presque absolu d'eau en rend les travaux difficiles.

La chaîne des hauteurs qui forment la ceinture du São-Francisco est le théâtre d'un commerce relativement important et qui ne manque pas d'une certaine originalité.

Des nègres affranchis, la plupart courtiers aux gages de commerçants de Bahia, parcourent ces montagnes, munis de bijouterie fausse, de verroterie, ou d'autres objets de bimbeloterie dits *articles de Paris*, qu'ils offrent et vendent aux esclaves en les séduisant par les sons d'un *harmonium* ou *accordéon* dont ils ont soin de se munir. — On connaît le faible des nègres pour la musique. Un marché ne se conclut guère qu'après l'exécution de plusieurs airs d'accordéon.

On compte à Bahia plusieurs maisons de commerce qui ont à leur service de soixante à quatre-vingts de ces nègres colporteurs. (1)

CHEMIN DE FER DE BAHIA. — Un chemin de fer a été construit et exploité entre Bahia et Alagoinhas, centre agricole assez important dans le nord-est.

Cependant plusieurs producteurs de sucre, établis même sur la voie ferrée, préfèrent encore envoyer leurs sucres par terre jusqu'à Saint-Amaro, c'est-à-dire leur faire faire un parcours de plusieurs lieues, et de là les embarquer pour Bahia.

Une seconde voie ferrée part de Cachoeira, centre

(1) G. VADET, *l'Explorateur*.

commercial d'une grande importance, aboutit à Lençoès, dans les terrains diamantins, avec une ramification sur Faira-de-Santa-Anna, centre agricole.

Les paquebots brésiliens desservent plusieurs lignes : l'une de Bahia à Rio, une autre de Bahia à Fernambouc et Para, une troisième de Bahia à Maceio, province d'Alagoas, et enfin, une quatrième pour tous les ports des provinces de Bahia et de Sergipe.

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE DE BAHIA

PORTO-SEGURO. — La ville de Porto-Séguro, située à 375 kilomètres au sud de Bahia, a un port sur l'Atlantique et contient environ 1,600 habitants.

Le port est formé par une coupure du récif qui borde la côte; on y trouve six ou sept mètres à marée haute et quelquefois quatre seulement à marée basse. Son commerce consiste surtout en coton, café et sucre.

MARAHU. — La ville de Marahu, bâtie sur les bords de la rivière du même nom, à 45 kilomètres au-dessus de son embouchure dans la baie de

Camamu, fait commerce des bois de construction, de manioc et d'ananas.

CAMAMU. — La ville de Camamu, située à 170 kilomètres au sud-ouest de Bahia, est bâtie sur la rive gauche du Rio-Aracahy, à 15 kilomètres de son embouchure.

Elle fait un commerce actif, qui consiste en café, riz, manioc, eau-de-vie, bois de construction et cacao.

BELMONTE. — La ville de Belmonte est située sur la rive droite et à l'embouchure du Rio-Jiquitinhonha, à 72 kilomètres au sud de Bahia.

BARRA-DO-RIO-GRANDE. — La ville de Barra-do-Rio-Grande s'élève au confluent du Rio-Grande et du Rio-de-San-Francisco-do-Norte. Le sel est le principal objet de son commerce.

VALENÇA. — La ville de Valença, bâtie sur la rive droite du Rio-Una, fait un commerce assez actif de café et de bois de construction.

PRADO. — La ville de Prado a un port sur l'Océan, par 17° 28' de latitude sud et 41° 33' de longitude ouest, à l'embouchure du Rio-Jucuriccu. L'entrée du port est défendue par un fort.

La farine de manioc est le principal objet d'exportation de cette ville.

PRODUITS NATURELS. — La province de Bahia possède des eaux salines remarquables. Elles ont leur source dans les montagnes voisines de la rivière Itapicuru. Les principales sources sont : celle appelée *Mai d'agua de cipo*, située près de la ville de Soure, — celles de Mosquete, — de la ville d'Itapicuru, et du Rio-Quente. La température de ces eaux est supérieure à celle de l'air ambiant et varie de 31° à 41° degré centigrade, suivant les différentes sources. Elles contiennent, en petites quantités, de l'acide carbonique, du sulfate de soude, des chlorures de sodium, de calcium et de magnésium, de l'acide silicique et du peroxyde de fer. Elles sont laxatives et employées avec efficacité, surtout contre les maladies cutanées.

Des schistes bitumineux existent sur la rive droite du fleuve Marau, au bord de la mer, dans un endroit accessible aux navires de 800 tonneaux.

Ces gisements, qui sont très étendus sur le territoire de cette province, seront, par la suite, la source de revenus considérables, moins par le combustible qu'elles donnent, que par les produits que l'industrie moderne en sait extraire, tels que les huiles, les goudrons minéraux.

Pa
Se
I
r

d'A
gi
Fr
ce

gn
de

Ri
vi

LE RIO SAN-FRANCISCO

PROVINCES : Alagoas ; Sergipe ; Pernambouc.

SERRAS : Itabayanna (province de Sergipe) ; Japaratuha ; Tabanga ; Araripe ; Borborema ; Jabitaca (province de Pernambuco).

Province d'Alagoas

300,000 habitants.

CAPITALE : MACEIO-ALAGOAS.

LE RIO-SAN-FRANCISCO. — C'est dans la province d'Alagoas, sur les confins de la province de Sergipe, que l'on rencontre l'embouchure du Rio-San-Francisco, l'un des fleuves les plus importants de cette portion de l'Amérique méridionale.

Le Rio-San-Francisco doit son origine à une magnifique cascade de la chaîne de Conastro (province de Minas-Geraës).

Ses principaux affluents sont : le Rio-Velhas, le Rio-Salgado et le Rio-Verde, dont le cours est d'environ 300 kilomètres, et enfin le Rio-Grande.

A partir du Rio-dos-Velhas, l'un de ses affluents, le San-Francisco est navigable dans un espace de 340 lieues.

Une immense cascade interrompt son cours, celle de Paulo-Affonso, et présente l'un des spectacles les plus imposants que l'on puisse contempler. Durant 26 lieues, la navigation est impraticable ; puis elle recommence jusqu'à la mer.

L'immense zone du San-Francisco, qui comprend les régions que les habitants désignent sous le nom de Sertão (désert), est sujet à deux saisons bien distinctes, celles des pluies et celles des sécheresses.

La première dure de janvier à mai ;

La seconde de mai à décembre.

En juin toute végétation cesse, les semences sont alors en maturité ou près de l'être.

En juillet, les feuilles commencent à jaunir et à tomber ;

En août, une superficie de plusieurs milliers de lieues présente l'aspect de l'hiver européen, moins la neige.

Un fait important relatif au voyage de M. Liais doit être rapporté ici. Il a trait à la navigation du Rio-de-San-Francisco. Chargé, en 1870, d'aviseraux moyens de conduire sur le cours supérieur de ce grand fleuve, au-dessus de sa cascade, un petit vapeur construit à Sabara sur le Rio-das-Velhas, M. Liais a parcouru de nouveau cette dernière rivière et reconnu la possibilité d'y faire passer le vapeur aux hautes eaux. Le pilote ayant reçu les

instructions nécessaires, l'embarcation, sous le commandement de M. le lieutenant de vaisseau d'Araujo, a pu, en profitant des crues de janvier, descendre le Rio-das-Velhas et entrer dans la zone navigable du Rio-San-Francisco. Pour la première fois, les eaux de cette grande voie fluviale ont été sillonnées par un navire à vapeur.

Après avoir atteint le San-Francisco et avoir descendu, en 1870, ce fleuve dans des canots jusqu'à la Parra du Rio-Grande, M. Liais, pris des fièvres paludéennes, revint à Bahia par une route que n'avait encore parcourue aucun voyageur scientifique. Chemin faisant, il a pu constater l'existence de terrains tertiaires fossilifères à des hauteurs de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ce fleuve, si profond dans l'intérieur du continent, cesse de l'être quand il se jette dans l'Océan. Sa principale embouchure, qui peut avoir une demi-lieue de largeur, ne donne entrée qu'à de petites sumacas, qui n'entrent qu'avec la mer haute, et qui sont contraintes d'attendre les grandes marées pour sortir.

Le Rio-San-Francisco est l'asile bien connu du *piranha*, ou poisson diable, aussi recherché pour sa chair exquise, qu'il est redouté à cause de ses morsures cruelles.

Le territoire des Alagoas n'était jadis qu'une annexe de Pernambuco. La province est bornée, au nord, par Pernambuco; l'Océan la baigne à l'est;

au sud, elle touche à Seregipe, tandis que les déserts de Goyaz la bornent au couchant.

Les montagnes les plus remarquables sont : la Serra Araripe, la Serra Barriga, la Serra Comunati, la Serra Marambara, la Serra Negra et la Serra Olho-d'Agua.

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE :

Maceio, capitale de la province ; Alagôas, Anadia-Atalaya, Barra-de-San-Miguel, Jaragua, Mata-Grande, Penedo, Porto-Calvo, Porto-das-Pedras, Porto-Francez, Poxun, Santa-Luzia, Santo-Antonio, Mirim, San-Miguel.

La ville d'Alagôas ou Magdalena compte près de 15,000 habitants ; c'est un petit port sur l'Océan Atlantique, au fond du lac Mangualea.

Le sucre, du tabac très estimé et les bois de construction forment les principaux objets du commerce de cette ville.

Le port de Maceio compte de 15 à 20 mille âmes, y compris le faubourg de Jaragua, qui en est distant d'un demi-mille. La communication entre ces deux parties de la ville se fait par le moyen d'un enemin de fer qui longe la plage. Maceio fait un commerce très considérable de sucre, de coton et aussi de café. Mais le commerce français y est presque nul.

L'élément allemand prend un développement considérable dans tout le nord du Brésil. A Maceio, il y a trois ou quatre maisons suisses ou allemandes qui font beaucoup d'affaires.

Le chemin de fer central de la province d'Alagoas est ouvert de Maceio à Bebedouro (1).

(1) *Anglo Brazilian Times.*

Province de Sergipe

320,000 habitants.

CAPITALE : ARACAJU.



Ses limites sont : au nord et à l'ouest, la province de Pernambuco ; au sud, celle de Bahia ; et à l'est, l'Océan.

MONTAGNES. — Les montagnes les plus remarquables de la province sont : 1° la Serra Curralinho ; 2° la Serra Itabayanna, la plus élevée et la plus étendue de la province, elle est à 60 kilomètres de l'Océan, entre Real et le Rio-Vasa-Baris ; 3° la Serra Japarutuba ou Pacatuba ; 4° la Serra Miaba, à 70 kilomètres de la mer, et dans laquelle on trouve du fer et du salpêtre ; 5° la Serra Tabanga.

CITADES & MUNICIPES DE LA PROVINCE :

Aracaju, capitale, Capella, Divina-Pastora, Espirito-Santo-do-Rio-Real, Estancia, Itabayaninha, Itabayanna, Itaparoa, Lagarto, Laranjeiras, Maroim.

Porto-do-Folho, Propria, Rio-Real, Rosario, Santa-Luizy, Santa-Amaro, San-Christovao, Soccorre et villa-Nova-de-Santo-Antonio.

ARACAJU. — La ville d'Aracaju est sur une éminence de la chaîne de montagnes de son nom, à peu de distance du Rio-Cotinguiba rive droite, et à 10 ou 12 kilomètres de l'Océan. Le territoire avoisinant, et même une partie de la ville, sont peuplés par les descendants des Tupinambas. On y fabrique des tuiles et des briques.

INDUSTRIE FORESTIÈRE. — *Baumier à odeur persistante*. Cet arbre appartenant à la famille des *légumineuses*, et connu aussi sous le nom de *Cabureicia*, est remarquable par l'odeur balsamique que son bois répand; il fournit un baume semblable à celui du Pérou, et que l'on nomme *cabucicica*.

On le trouve dans les terres de la sucrerie Tinguy, au bord de la rivière de Sergipe, district de Notre-Dame-des-Douleurs. Son plus grand diamètre est de 0^m,88 à 1^m,10 et sa hauteur de 8^m,88 à 11^m.

Carvoeiro (charbonnier).

Graina ou *Barauna*.

La hauteur de l'arbre est de 11^m et son diamètre de 0^m,44 à 0^m,88, Le bois et l'écorce sont riches d'une matière employée dans la teinturerie.

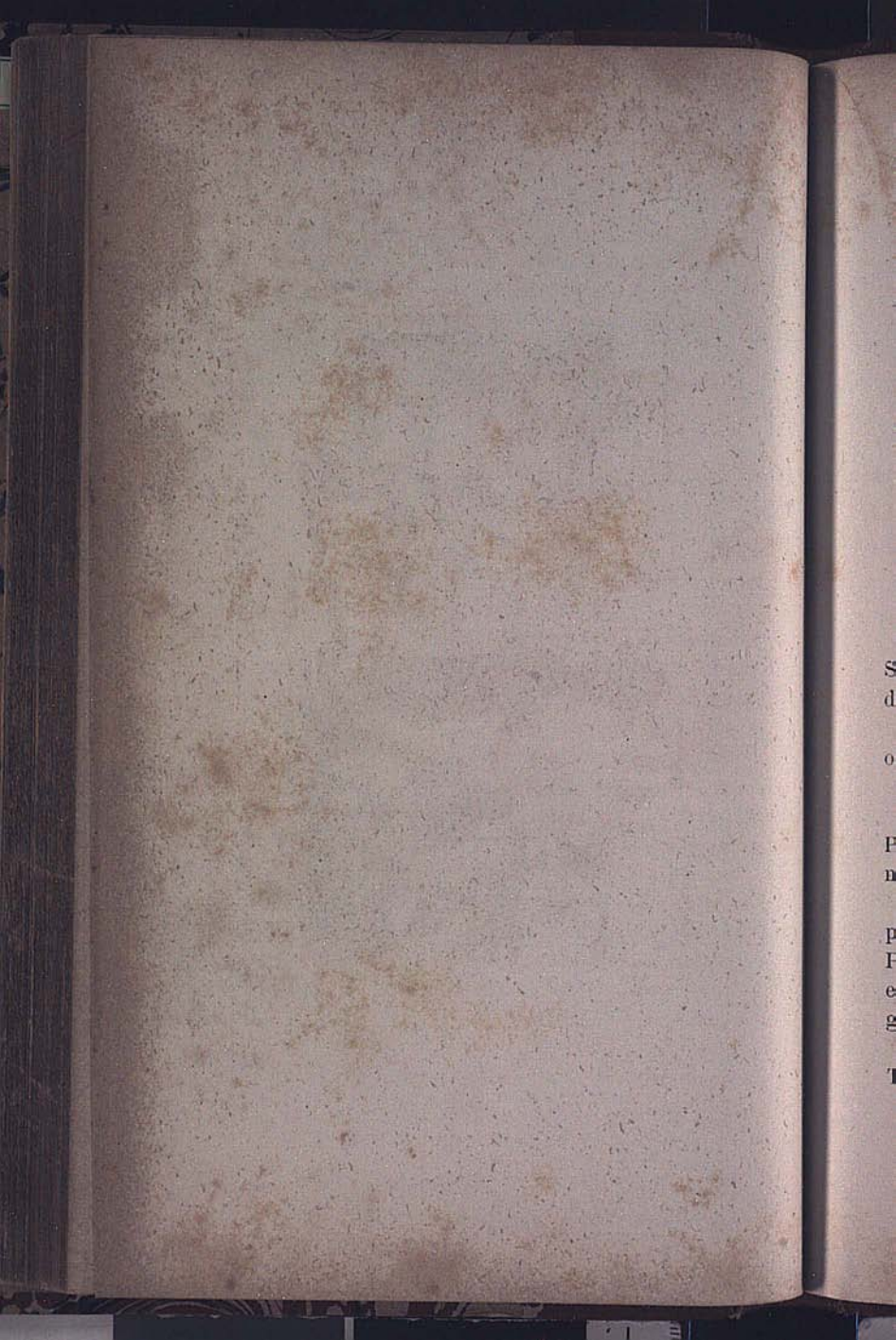
PRODUITS NATURELS. — L'huile de coco est fabriquée sur une grande échelle, et depuis plusieurs années elle est devenue un objet d'exportation, principalement pour la province de Bahia, où elle est employée non seulement pour les machines, mais pour la parfumerie.

Le sel marin forme une des grandes branches d'exportation de cette province.

A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Marchands de légumes et de poissons



S
d
o
P
n
P
P
e
g
T

Province de Pernambuco

1,250,000 habitans.

CAPITALE : RECIFE.

La province de Pernambuco se prolonge entre le San-Francisco jusqu'à la frontière septentrionale de la province de Minas-Geraes.

Son fleuve lui donne une importance de premier ordre.

Pernambouc, 120, 000 habitans.

Quand les Hollandais songèrent à poursuivre les Portugais jusqu'en Amérique, ce fut sur la capitainerie de Pernambuco qu'ils jetèrent les yeux.

La province de Pernambuco est bornée, au nord, par les provinces de Ceara, Rio-grande-do-Norte et Parahyba-do-Norte; à l'ouest, par celles de Piauhy, et de Goyaz; au sud, par celles de Bahia et d'Alagoas; et à l'est, par l'Océan.

Les principaux ports sont : Olinda, Recife, Tamandaré, Goyanna, et Itamaraca.

De vastes plaines fertiles, rarement interrompues par quelques hauteurs, la Serra Araripe, la Serra Borborema, la Serra des Kairiris, et la Serra Russas, y forment une étendue de soixante-dix lieues de côtes depuis le Rio-San-Francisco jusqu'au Rio Goyanna.

Toute cette côte est bordée, depuis Bahia, par une étroite bande de coraux située, en général, à 300 ou 400 mètres du rivage, qui rend presque partout la plage accessible aux pirogues, en arrêtant la houle du large; aussi, y rencontre-t-on de nombreux villages de pêcheurs, généralement reconnaissables du large par quelques groupes de cocotiers ou par les voiles blanches des jangades échouées sur la plage.

Pernambouc, siège de l'évêché, de la Présidence provinciale et d'une Cour d'Appel, occupe, parmi les grandes villes du littoral brésilien, le premier rang après Rio-Janeiro. Depuis vingt ans, sa population s'es élevée de 80, 000 âmes à 120, 000; 2, 150 maisons ont été bâties; une ville nouvelle s'élève dans le voisinage de la ville existante. L'arsenal de marine est devenu un grand établissement. On trouve à Pernambouc trois théâtres et autant d'hospices. Il y a un tribunal de commerce et une banque d'es-compte.

Cette ville est divisée en trois parties : le Recife, Santo-Antonio et Boa-Vista.

Recife est le port, sur une bande de terre; Santo-Antonio est le siège de l'administration de la province, dans une île du Rio-Caparibe; Boa-Vista est

sur la terre ferme. Ces différents quartiers sont reliés par des ponts.

Un mouvement immense d'importations et d'exportations règne sur cette place, et le port intérieur est toujours encombré de plusieurs centaines de navires.

Deux fleuves, le Capibaribe et le Biberibe, accourant de deux directions opposées, viennent mêler leurs eaux dans ce port, ou, pour mieux dire, le port est formé par leur confluent.

Le chemin de fer d'Una, destiné à relier par terre Bahia et Pernambouc, et qui traverse des plantations sur un parcours de 133 kilomètres, amène chaque jour dans cette ville des quantités considérables de sucre et de coton. Ce dernier produit arrive aussi sur une très-large échelle par d'autres voies.

Cette ligne relie le port du Récife avec l'intérieur de la province et le fleuve San-Francisco. La partie achevée va des Cinco-Pontas, près de la ville du Récife, à la station d'Una, sur le bord de la rivière du même nom.

Pernambouc est loin d'être aussi pittoresque que Bahia ou Rio-Janeiro. La ville a une physionomie plus moderne, elle paraît aussi plus propre et plus prospère. Beaucoup de rues sont spacieuses. La rivière qu'on franchit sur des ponts élégants, coule à travers la partie de la ville où est concentré le commerce (1).

(1) Voyage de M. Agassiz.

La température de Récife est généralement élevée, surtout la nuit et jusqu'à neuf ou dix heures du matin. Vers cette heure et après quelques instants d'un calme pénible, la brise de mer vient rafraîchir l'air jusqu'au coucher du soleil.

« Les environs de Pernambuco offrent un panorama magnifique et même, au point de vue des relations commerciales, il n'est pas inutile de faire connaître les habitudes de villégiature et la manière de vivre des négociants de cette ville. Tout à l'entour de la cité, sur les rives des fleuves Capibaribe et Biberibe, des *sítios*, ou maisons de campagne, présentent aux yeux des voyageurs un aspect aussi agréable que varié. Ce sont les demeures qu'occupent habituellement les commerçants dont les bureaux et les agences se trouvent dans l'intérieur de la ville. Situées dans une région tropicale, ces maisons sont disposées de façon à garantir le plus possible leurs habitants des ardeurs du soleil et à leur procurer quelque fraîcheur. D'ailleurs les habitudes et les vêtements des Brésiliens blancs ou des métis sont à la mode française.

« La division du travail est faite avec intelligence entre les différentes parties qui composent le personnel de l'habitation : les blancs, que l'impossibilité où ils sont de braver les ardeurs d'un soleil tropical condamne une partie du jour à rester dans l'immobilité, se livrent aux travaux de l'esprit, aux calculs commerciaux, aux écritures qu'exige un négoce fait avec ordre; pendant ce temps, les gens

de couleur, nègres et mulâtres, dont le corps peut braver les chaleurs torrides, agissent, s'évertuent et vaquent aux occupations de la maison. Quelques airs de musique, quelques verres de vins liquoreux, leur font oublier les inégalités des conditions, les peines de la domesticité.

« Chacun de ces *sítios* établis sur les bords du fleuve a un escalier qui, comme à Venise, descend au bord de l'eau et livre passage aux habitants de la maison pour aller se baigner dans les flots limpides, ou pour se recréer aux exercices du canotage. Devant chacune de ces *portes d'eau*, se trouvent un ou plusieurs bateaux et des sortes de baignoires flottantes semblables à ceux qui sont amarrés à Paris, sur la Seine. Dès l'aube tout y est préparé pour recevoir les blancs de la maison qui viennent s'y baigner et qui y reviennent encore le soir avant d'aller se livrer au sommeil.

« Dans ces confortables demeures, chefs de maison, employés de bureau et de comptoirs, viennent dormir tous les soirs; chacun est accompagné de son nègre et repart de grand matin à cheval pour aller reprendre ses occupations dans la maison de commerce, à la ville.

« Au Brésil, les demeures, soit de la ville, soit de la campagne sont très-vastes; l'espace y est une condition essentielle des alubrité; l'étendue et la hauteur des pièces permettent un renouvellement d'air continu et procurent une sorte de fraîcheur relative nécessaire à l'existence des hommes blancs.

« Les repas, soit à la ville, soit à la campagne, sont copieux et bien servis; on y boit de notables quantités de vins de France et de vins d'Espagne. Le vin de Porto surtout y est l'objet d'une énorme consommation.

Tous les jours, par suite de leurs habitudes de villégiature, les routes sont couvertes matin et soir de cavaliers entièrement vêtus de blanc, galopant vers les maisons de campagne. Un ou plusieurs nègres leur font cortège. Les steamers partent chaque semaine, et c'est alternativement un steamer anglais et un steamer français qui font ce service. Le jour du départ, les *sitios* sont délaissés; commerçants et commis passent la nuit à la maison de ville afin d'expédier en Europe leur correspondance et leurs marchandises.

On aurait peine en Europe à se rendre compte de l'énorme consommation de porto qui se fait à Pernambuco : on boit le matin à la sortie du bain, au déjeuner, en arrivant à la maison de ville, au dîner, au dessert et toute la soirée après le bain; c'est toujours l'éternel verre de porto! Les distractions du soir dans les *sitios* varient entre les promenades en bateau sur le fleuve, la musique, le billard et le tir.

Pendant la saison d'hivernage, ou saison des pluies, les habitants de Pernambuco savent se créer des occupations agréables. Ceux qui persistent à demeurer hors de la ville, et ils sont nombreux, vont rendre visite à leurs voisins. La difficulté augmentant le désir, on se réunit plus fréquem-

ment; on fait de la musique, on joue et, pour n'en pas perdre l'habitude, on boit du porto et du thé. Cette saison pluvieuse et la persistance qui met une partie de la population à continuer à vivre à la campagne expliquent le chiffre relativement considérable des parapluies et des parasols importés à Pernambuco et fabriqués en France.

Dans Pernambuco et dans ses faubourgs, sur une étendue de 8 kilomètres, les principales rues sont parcourues par des tramways ou chemins de fer américains. De plus, un chemin de fer de Récife à Olinda et les lignes qui vont à Caxanga au fleuve San-Francisco, donnent à la ville une animation qui la distingue entre toutes les cités du Brésil. D'autres lignes ferrées sont encore en construction.

Des monuments remarquables, palais, observatoires, fontaines, évêché, églises, temple protestant, embellissent Pernambuco qui, le soir, s'illumine et est éclairée au gaz.

L'instruction publique supérieure n'est pas moins développée à Pernambuco que l'instruction primaire et professionnelle. On y trouve une des deux facultés de droit de l'empire; l'autre est établie à Saint-Paul. (1).

(1) E. G. VADET, *L'Explorateur*.

INDUSTRIE. — Il existe à Pernambouc un grand nombre d'ateliers où l'on confectionne des meubles, des voitures, des chaussures, des chapeaux, des vêtements et d'autres objets du même genre, dont les similaires de provenance européenne sont frappés de droits fort élevés à l'importation. Ces ateliers travaillent principalement pour la consommation de l'intérieur.

Deux des trois grandes fonderies établies à Pernambouc par l'industrie étrangère sont organisées de manière à pouvoir construire des machines à vapeur, des chaudières de toutes dimensions et pièces de fonte de toutes sortes. Les ouvriers que l'on y emploie sont Anglais ou Allemands.

Une grande savonnerie, protégée par les tarifs, fait une concurrence redoutable aux savons anglais.

La construction des voitures de luxe est presque exclusivement entre les mains des Français.

On compte sur cette place 76 maisons de commerce, dont 32 brésiliennes, 6 portugaises, 19 anglaises, 7 françaises, 8 allemandes, 2 suisses, 1 hollandaise et 1 danoise; 64 grands dépôts de produits du pays, 34 entrepôts de marchandises étrangères.

Principaux produits indigènes exportés. — Les principaux produits exportés de Récife sont le coton et le sucre.

Le coton est expédié en grande partie à Liverpool et au Havre; le sucre est vendu à la France, à l'Angleterre, au Portugal, et aussi au Chili et aux États de la Plata.

Autrefois le coton arrivait des plantations au chef-lieu de la province à dos de mulets conduits par des nègres ; souvent ils subissaient, avant d'arriver, les retards et les droits de passages dans les villes qu'il fallait traverser. Les convois qui venaient à Pernambuco étaient guêtés avant leur arrivée par les courtiers qui désiraient en faire l'acquisition à meilleur compte, Aujourd'hui, que les bateaux à vapeur sur le fleuve de San-Francisco et le chemin de fer qui traverse la province ont abrégé les distances, facilité les communications, diminué les frais de transport, l'ancienne forme des achats a été bouleversée et détruite. Les courtiers et les acheteurs peuvent se rendre rapidement et à peu de frais sur les lieux de production ; la concurrence a amené au profit de la production des prix plus rémunérateurs et les transactions ont considérablement augmenté.

La production de la canne à sucre n'a pas suivi une moindre progression. Vingt-deux raffineries à Pernambuco font le commerce d'exportation du sucre, et 95 maisons de haut commerce de la place (*negociantes de grosso trato*) comprennent cet article dans leurs affaires générales.

Les sucres de Fernambouc se divisent en trois classes :

La 1^{re} porte le nom de *blanc* et se subdivise elle-même en quatre qualités ;

La 2^e porte le nom de *somenos* (moindre valeur) ;

La 3^e enfin, désignée sous le nom de *mascavados*

A travers le Brésil

ou qualité inférieure, comprend six qualités portant : les trois premières les numéros 10, 11 et 12 de la marque hollandaise et connues sous la désignation de *mascavados purgé*; et les trois dernières portant, sous les noms de brut américain et brut anglais, les numéros 7, 8 et 9 de la même marque.

La France porte son choix sur les mascavados purgés n^{os} 10, 11 et 12 qui sont raffinés avant d'être livrés à consommation; l'Angleterre, sur les mascavados brut anglais et brut américain, n^{os} 7, 8 et 9.

Les produits qui composent le reste de l'exportation de Pernambuco sont les cuirs bruts et travaillés, le tafia, les bois de teinture et d'ébénisterie, la vanille, le caoutchouc, etc.

Les cuirs bruts sont tous destinés à la France et les cuirs travaillés sont employés en Europe pour la construction de machines et en particulier par le Portugal pour ses colonies d'Afrique. Les bois de teinture et d'ébénisterie viennent aussi en grande partie en France; l'eau-de-vie de la canne et la mélasse sont presque exclusivement destinées aux colonies portugaises d'Afrique et à la république Argentine.

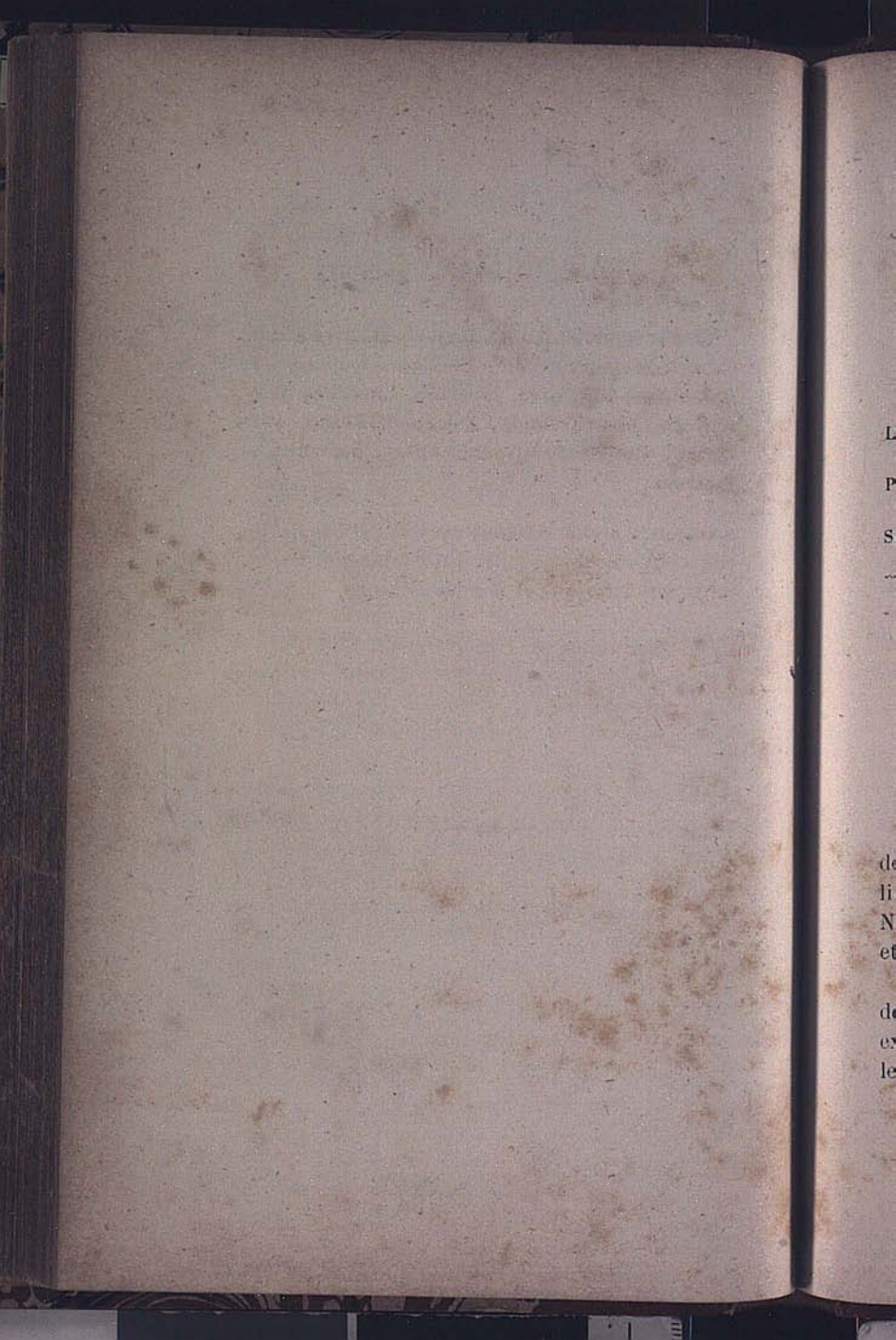
A ces objets il convient d'ajouter parmi les objets exportés les ananas, les oranges et autres fruits, ainsi que d'excellentes confitures préparées par des négresses. Ces confitures sont expédiées en quantités considérables.

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE :

Recife, capitale; Bonito, Brejo-da-Madre-de-Deos, Cabo-de-Santo-Agostinho, Conceição-de-Itamaraca, Garanhuns, Goy-Aima, Iguaraçu, Limoeiro, Nazareth-das-Ma'as, Olinda, Pajegu-de-Flores, Pao-d'Alho, Rio-Formoso, Santo-Antao, Serenhem et Symbres.

OLINDA. La ville d'Olinda est tout près de Recife, elle a environ douze mille habitants, elle possède un jardin botanique et une bibliothèque.





L
P
S

de
li
N
et

de
ex
le

LE RIO PARAHYBA
ET
LE RIO-GRANDE-DEL-NORTE

Le Rio-Parahyba ; le cap Saint-Roque ; le Rio-Jaguaribe , les ports d'Aracati, de Natal et de Parahyba.

PROVINCES : Parahyba du Nord ; Rio-Grande-del-Norte ; Céara , Piauhy ; Maranhao.

SERRAS : Estrella ; Martins.

Province de Parahyba-du-Nord

300,000 habitants.

CAPITALE : PARAHYBA.

La province de Parahyba peut avoir soixante lieues de l'est à l'ouest dans sa plus grande longueur ; ses limites sont : au nord, la province de Rio-Grande-do-Norte, à l'ouest et au sud, la province de Pernambouc, et à l'est, l'Océan.

Quoique rafraichi par ces vents frais qui viennent de l'Océan, et que l'on nomme viraçoës, le pays est excessivement chaud ; le bord de la mer est fertile, le sol est montagneux, et sillonné de nombreux

cours d'eau. Le fleuve le plus considérable de cette province est celui qui lui a imposé son nom ; il prend ses sources sur le revers de la Serra de Jabitaca, province de Pernambouc ; il court à l'est-nord-est, sur la limite des provinces de Piauhy et de Maranhao, mais il n'a quelque profondeur que dans le voisinage de l'Océan : des bâtiments d'une faible importance remontent son embouchure et viennent devant la capitale. Cette embouchure elle-même est interrompue par une île des plus pittoresques, que l'on connaît sous le nom de San-Bento (1).

On remarque la Serra Bacamarte, la Serra Coité, la Serra Commissario, la Serra Gamellas, la Serra Jabitaca, la Serra Parnati, la Serra Pianto, la Serra Raiz, la Serra Santa-Catharina, la Serra Araripe, et le Mont-Miguel-Barbosa.

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE :

Parahyba, capitale ; Alhandra, Arêa, Banareiras, Cabaceiras, Campina-Grande, Conde, Catolé, Mamanquape, Montemor, Patos, Pianco, Pilar, Pombal, San-Miguel, Villa-da-Independencia, Villa-do-Imperador et Villa-Nova-de-Souza.

PARAHIBA-DO-NORTE. La ville de Parahiba-do-Norte est bâtie sur le fleuve du même nom, 7° 6' 3" de latitude sud, et 37° 13' 15" de longitude ouest. Elle est

(1) Ferdinand DENIS, *Le Brésil*.

à deux mille quatre cents kilomètres de Rio-Janeiro et à vingt-cinq de la mer. Cette ville compte environ cinq mille habitants.

Parahyba renferme un assez grand nombre de couvents et plusieurs édifices d'utilité publique. Les Hollandais avaient imposé jadis à cette ville le nom de Frédérica, en l'honneur du prince d'Orange; ils avaient substitué à ses armes un pain de sucre, pour faire allusion, sans aucun doute, à l'excellente qualité des moscouades qui se fabriquent sur son territoire (1).

Une ligne de chemin de fer existe entre Parahyba do-Norte et Alagoa-la-Grande.

Le coton de soie est l'une des principales richesses de cette province; il est l'objet d'une exportation considérable.

(1) Ferdinand DENIS, *Le Brésil*.

Province de Rio-Grande-del-Norte

240,000 habitants.

CAPITALE : NATAL.

Le Rio-Grande-del-Norte traverse la province auquel il donne son nom. Son embouchure est à 6 kilomètres de la ville de Natal, capitale de la province, et à 16 kilomètres du cap Saint-Roch. Ce fleuve est navigable pendant un parcourt de 100 kilomètres au-dessus de son embouchure.

Cette grande province est à peu près déserte, si l'on considère son étendue. Située entre le Céara et le Parahyba, elle peut avoir 50 lieues de l'est à l'ouest, dans sa plus grande largeur, et 30, du nord au sud, dans sa partie occidentale.

Natal, connu dans l'histoire sous le nom de *Cidade dos Reys*, est bâtie sur la rive droite du Rio-Grande. La ville est défendue par le fort des Rois-Mages, qui joua un grand rôle durant les guerres de la Hollande. Les Hollandais donnèrent pour armes, à cette petite cité, une ema, ou plutôt une

autruche du Brésil, comme symbole, probablement, de ses déserts sablonneux (1).

La canne à sucre y croit en abondance.

Cette province est très montagnaise : la Serra Barriguda, renommée pour le coton qu'elle produit ; la Serra Bonito, la Serra Cabello-Não-Tem, la Serra Camello ; la serra Campo-Grande, aux environs de Porto-Alègre ; la Serra Canudos, la Serra Espinharas, la Serra Estrella, la Serra Martins, située à 300 kilomètres de Natal et qui a une étendue de 36 kilomètres du sud au nord ; la Serra Pattu, la Serra Panati, habitée par une tribu des Tupinambas ; la Serra São-Cosme, et enfin la Serra Tibão.

Les principaux cours d'eau sont : le Rio-Cunhari, le Rio-Massaranguape, le Rio-das-Piranhas et le Rio-Grande-del-Norte.

La province possède d'importantes salines près des villes de Macao et d'Assu, où ce produit se dépose en belles cristallisations ; on l'accumule en monceau avec de la paille de *carnaúba* ou de quelque autre palmier ; cette paille est ensuite brûlée pour en former une croûte vernissée qui enveloppe tout le monceau et sert à le préserver des pluies ; de là, il est extrait, mis dans des enveloppes de paille appelées *paneiros* au *capaviras*, puis livré au commerce. Sa production suffit à la consommation de la province et à une exportation considérable.

Elle exporte, en outre, du sucre brut, du soufre,

(1) Ferdinand DENIS, *Le Brésil*.

du minerai de fer, des résines d'espèces diverses (benjoin, alémécea), de la cire et de la gomme du carnauba, des vins d'ananas de caju, etc.

L'île de Fernando Noronha fait partie de la province de Rio-Grande-del-Norte.

C'est un pénitencier brésilien où l'on compte, sur une population de 3,000 âmes, plus de 12 à 1,500 déportés. L'île peut avoir trois lieues de longueur sur une largeur équivalente.

On n'élève pas de bestiaux dans l'île; on n'y peut faire de l'eau douce, car toutes les sources sont saumâtres.

Les principaux articles nécessaires à l'alimentation, tels que viande, farine, légumes secs, viennent de Fernambouc, port avec lequel Fernando-Noronha est en communication directe et régulière (un bateau à vapeur tous les deux mois).

Le mouillage est bon et sûr par fond de sable d'une bonne tenue (1).

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE :

Natal, capitale; Angicos, Aréz. Extremoz, Goianinha, Maioridade, Porto-Alègre, Santa-Anna-dos-Matos, São-Gonçalo, São-José-de-Mipibu, Toiros, Villa-Flor, Villa-da-Princeza et Villa-Nova-de-Principe.

(1) *Annales hydrographiques.*

A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL



Marchand de poules sur le marché

lo
au
les
à l
un
pr
do
la
vin
ni

pe
d'u
ob
plu

Province de Céara

550,000 habitants.

CAPITALE : FORTALEZA.



Située entre 2° 45' et 7° 11' latitude sud et 30° 44' longitude ouest, cette province, bornée, au nord et au nord-ouest, par l'Océan Atlantique; au sud-est, par les provinces de Rio-Grande-del-Norte et de Parahiba; à l'ouest, par le Piauhy et la chaîne d'Ibiapaba, offre une superficie de 4,000 à 5,000 lieues carrées. Elle présente la forme d'un trapèze en amphithéâtre, dont le terrain va en s'élevant depuis la côte jusqu'à la Cordillère de la Serra-Grande, où elle atteint environ 600 à 800 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Le climat est, en général, chaud et humide, un peu plus sec à l'intérieur, et la température y est d'une constance remarquable. Le plus grand froid observé par le docteur Campeo est de 22°, et la plus grande chaleur de 31° 5 (centigrades).

La côte comprise entre le cap Saint-Roch, Céara

et Maranhão, présente la partie la plus triste, la plus dépeuplée du Brésil. Cette partie du continent contient un grand désert (Sertão) terminé sur l'Océan par une plage basse qui, pendant deux cents lieues, ne présente, à de rares exceptions près, qu'une série de dunes de sable d'une monotonie désespérante et à peine tachetées à de grands intervalles par quelques maigres bouquets de broussailles ou de mangliers ; elles ne sont visibles qu'à huit ou dix milles de distance. Il est très difficile de trouver sur cette plage, privée d'abri, des points où l'on puisse débarquer sans danger ; quand on en approche à un ou deux milles, on distingue quelquefois, au milieu de ces dunes blanches, quelques petits points noirs, qui ne sont que des huttes d'indigènes, vivant du produit de leur pêche ; ils établissent généralement ces petits hameaux près de quelques pointes ou récifs, qui donnent un abri suffisant à leur pirogue, au moins au moment de la basse mer (1).

Les terres, dans le voisinage de la mer, s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux montagnes de l'intérieur. Les terrains élevés sont fertiles, ceux des vallées sont sablonneux et stériles, et souvent arrosés par des eaux alumineuses ou salpêtrées.

Le long de la mer croissent de nombreuses espèces de Palmiers, dont le plus utile est le palmier *Carnauba*.

De grandes parties de la province sont, du reste,

(1) Contre-amiral MOCHEZ, *Hydrographie des côtes du Brésil*.

couvertes, par ce palmier; ces forêts généreuses abritent les régions du nord contre l'excès des sécheresses, fertilisent les terres, et donnent, en outre, aux habitants de ces localités, la maison qu'ils habitent, la fécule qui les nourrit et qu'ils tirent des racines, la lumière provenant de la cire des feuilles, et des tissus manufacturés avec les fibres des pailles convenablement préparées.

Le fruit de la *carnauba* est de la grosseur d'une noisette; on en mange la pulpe et l'amande, qui est huileuse et émulsive. On extrait de ce fruit une espèce de farine ou *maïzena*, et un liquide émulsif assez blanc, qu'on appelle lait; lequel a les mêmes usages que celui du coco de Bahia. Avec la feuille sèche on fait des nattes, des chapeaux, des paniers, des corbeilles, des éventoirs, des balais, et la fibre que donne la même feuille, lorsqu'elle est nouvelle, produit un fil fort avec lequel on fabrique des cordes et des filets de pêche. De l'amande grillée, on fait du café qu'on dit être agréable.

La consommation des produits de la *carnauba*, dans le pays, est considérable.

La paille de la *carnauba* s'envoie en Europe, où elle sert à fabriquer des chapeaux fins, dont une partie reviennent au Brésil.

Comme producteur de bestiaux, le Ceara est encore plus haut placé que le Piahy, non-seulement par l'abondance, mais encore par la bonne qualité des produits; cette province fournit les marchés de Fernambouc, de Bahia, et il lui reste encore du

bétail qu'elle exporte pour la Guyane ou dont elle fait de la viande séchée.

Comme province agricole, le Ceara a pris, dans ces dernières années, un grand développement : ainsi le sucre, le coton, l'eau-de-vie et surtout le café, qui égale aujourd'hui celui de Rio-Janeiro en qualité, constituent des branches très importantes du commerce d'exportation.

Reste encore la production naturelle des matières premières; en première ligne, se place le caoutchouc, qui se trouve dans la province en aussi grande abondance qu'au Para et à peu de distance du littoral; la vanille, la cire de Carnauba et une grande quantité de plantes médicinales.

L'industrie de la pêche et de la salaison du poisson y est assez développée et donne lieu à un important commerce d'exportation pour Fernambuco.

Le pays paraît très riche en mines. Jusqu'à présent, on n'a eu entre les mains que des échantillons de galène argentifère, de pyrites de cuivre, d'antimoine sulfuré, de grenats très férugineux, de cornalines, de pierres lithographiques et de marbres gris plus ou moins dolomitiques, qui servent à fabriquer la chaux employée dans les travaux de la ville.

La province est désolée de temps à autre par des sécheresses qui ruinent le pays; elle est cependant traversée par quelques cours d'eau : le Rio-Ceara, le Rio-Iguaripe et le Rio-Aracati.

Le Rio-Jaguaribe prend sa source dans la province de Ceara, sur le versant est de la Serra Piauhy, et entre dans l'Océan, après un cours de 400 kilomètres, à 18 kilomètres de la ville d'Aracati.

Le défaut de port sur ce littoral entrave considérablement le commerce de cette province. La seule ville maritime est Ceara, reconnaissable au massif de montagnes qui l'environne. La rade est complètement ouverte, un petit récif donne un abri insuffisant à quatre ou cinq navires de commerce, mais n'empêche pas la mer de déferler sur la plage avec tant de violence, que les embarcations peuvent rarement l'accoster sans danger. Il est à peu près impossible de quitter la plage sans embarquer trois ou quatre lames; il faut avoir recours aux jangades, petits radeaux composés de cinq troncs d'arbre liés ensemble, tout à fait semblables aux catimarons de l'Inde; elles sont d'un usage général sur ces côtes, et ne pourraient être remplacées par aucun autre genre de bateau.

Outre le récif du port, il existe, au large, deux à trois bancs de coraux.

Le nombre des navires français qui abordent, chaque année, le port de Ceara ne dépasse jamais 5, et encore ces navires n'y vont-ils que pour compléter leur chargement, quand l'écoulement facile des produits de la province de Fernambouc rend les frais rares et désavantageux dans ce dernier port. Nos relations commerciales avec Ceara sont donc à peu près nulles; cependant tous les produits

français, manufacturés et autres, y jouissent, comme dans toutes les parties du Brésil, d'une grande faveur.

Pour Ceara, comme pour tous les autres petits ports de la côte, Fernambouc est le marché régulateur et sert d'intermédiaire pour la plupart des transactions.

Le port de TAMANDARÉ, d'un ancrage sûr, peut à tout moment donner accès à des bâtiments calant jusqu'à 6 et 7 mètres. Il est, de plus, parfaitement placé pour servir de débouché direct aux abondants produits du sol environnant, qui, jusqu'à une certaine distance à l'intérieur, est très favorable à la culture de la canne à sucre.

Des routes mettent Fortaleza en communication avec les districts les plus productifs : Aquiras, Aracati, Baturiste, Bom-Jardim, Campo-Maior-de-Quixeramobim, Cascarel, Crato, Conceição-de-Meruoca, Prangé-Ico, Montemor-O-Novo, Riacho-de-Sangue, San-Bernardo, San-Joas-do-Principe, San-Martheos, San-Vicente-das-Layras, Sobral, Soure, Villa-do-Imperatriz, Villa-Nova-d'El-Rei et Villa-Viçosa.

Province de Piauhy

250,000 habitants.

CAPITALE : THÉRÉSINA.

Elle est limitée, au Nord, par l'Océan et la province de Céara; à l'Ouest, par la province de Maranhao; au Sud, et à l'Est, par celle de Goyaz et de Pernambuco.

La province de Piauhy se prolonge entre le cours du Paranyha et les Sierras de Piauhy et de Ibiapaba, jusqu'aux sources du Paranyha.

La province du Piauhy est un pays plat entrecoupé de collines; des plaines immenses, souvent privées d'arbres, s'y prolongent à perte de vue; durant les pluies, ce sont d'admirables pâturages; la sécheresse se fait-elle sentir, elles n'offrent plus que l'image de l'aridité. Les fleuves qui arrosent ce vaste pays, le Rio-Canindé, le Rio-Gorguéo, le Rio-Poti, sont presque tous tributaires du Paranyha-do-Norte. Le Paranyha, qui n'est navigable pour les embarcations de haut port que

jusqu'à son confluent avec le Rio-das-Balsas, reçoit des canots jusque dans le pays de ses sources (1).

Le Piauhy, province essentiellement adonnée à l'élevé des bestiaux, alimente la demande du Maranham et en partie celle de Bahia. Dans le mauvais état où se trouvent actuellement les routes, le transport des bestiaux est fort difficile, et les animaux arrivant fatigués sur les marchés, la qualité de la viande doit naturellement s'en ressentir.

Par suite de cette difficulté de transport, les peaux des animaux tués en grand nombre pour la consommation de l'intérieur, restent sans profit, ainsi que d'autres matières provenant de la dépouille des bestiaux que le commerce emploie, et qui constituent une des branches principales d'exportation de Rio-Grande et de Montevideo.

Si la navigation régulière du Rio-Parahiba s'établit, se rattachant à une ligne de navigation côtière entre le Ceara et le Maranham, tous ces objets entreront naturellement dans le commerce, et le transport des bestiaux se fera avec plus de facilité et plus d'avantage pour les éleveurs.

Le Piauhy, n'ayant presque aucun commerce direct avec l'étranger, se fournit en partie à Bahia, en partie à Maragnan. De cette place les expéditions se font pour les 2/3 par Caxias, d'où elles

(1) Ferdinand DENIS, *Le Brésil*.

sont dirigées par caravanes sur Oeyras, chef-lieu de la province de Piauhy, et pour 1/3 par le port de la Parahyba, d'où elles remontent la rivière de ce nom jusque dans la partie supérieure de la province. Les valeurs données en échange par le Piauhy consistent en *bestiaux, cuirs et coton*.

MONTAGNES. — Les montagnes les plus remarquables de cette province sont : La Serra dos Cocos, la Serra Alègre, la Serra Gurguéa et la Serra Vermelha.

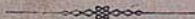
VILLES. — Les principales villes de la province sont : Thérésina, capitale; Campo-Maior, Jaicos, Jerumenha, Marvao, Oeiras, ancienne capitale; Parnagua ou Pernagua, Parnahiba, Piracruca, Principe-Impérial, San-Gonçalo-d'Amarante et Valença.

OEIRAS. — La ville d'Oeiras doit son nom au marquis de Pombal, comte d'Oeiras. Elle est à 7° 5' de latitude sud et 46° 30' de longitude ouest, à six cent cinquante kilomètres au sud de l'embouchure du Rio-Parnahyba, à seize cents au nord de Rio-de-Janeiro, et à sept cent vingt au sud-sud-est de Maranhao. Les bestiaux y sont l'objet d'un grand commerce.

PARNAHYBA DU NORD. — La ville de Parnahyba est sur la rive droite du fleuve de son nom, à trente kilomètres de la mer; — les bestiaux et les cuirs

sont les articles principaux du commerce de cette localité.

Le grand delta du Rio-Parnahiba a opposé une barrière infranchissable aux sables venant de l'est; aussi les milliers d'îles qui forment son embouchure sont-elles couvertes de hautes forêts de mangliers. A l'entrée du bras le plus ouest, celui qui conduit à la capitale de la province Maranhao, est le petit port d'Amaracao, d'où l'on exporte des bœufs pour notre colonie de Cayenne; les caboteurs seuls peuvent en franchir la barre.



di
qu
d'a

un
es
tar
sa
ma
me

as
dis
so
so
du

Province de Maranhao

500,000 habitants.

CAPITALE : SAN-LUIZ.

Sur toute la côte de Ceara et Maranhao, c'est-à-dire sur une étendue de 200 lieues, on ne trouve que quatre à cinq villages, situés à l'embouchure d'autant de rivières.

« Toutes ces embouchures de rivières présentent un même aspect très remarquable : leur rive ouest est couverte de végétation et de forêts de mangliers, tandis que leur rive est est composée de dunes de sable entièrement nues. Ce fait s'explique par la marche incessante des dunes poussées continuellement vers l'ouest par les vents alizés.

» Cette marche, au dire des habitants, est même assez rapide, et l'on peut s'en assurer en voyant, de distance en distance, des bois de mangliers ensevelis sous les sables et dont les branches supérieures, souvent à peine desséchées, sortent au-dessus des dunes.

» Quand, dans leur marche vers l'ouest, ces sables rencontrent une rivière, ils y sont précipités, et le courant qui les emporte les dépose bientôt au large, où ils forment ces barres qui obstruent toutes les entrées de rivières, à cinq ou six milles de terre. Il en résulte que les rives ouest des rivières sont complètement garanties contre l'invasion des sables, et que la végétation peut s'y développer en toute sécurité, si la nature du sol le permet. Toutes ces dunes, d'une hauteur moyenne de dix à quinze mètres, affectent généralement la forme d'un croissant ayant la convexité tournée vers l'est.

» D'où proviennent ces sables ? Depuis quand cheminent-ils ainsi ? Comment s'expliquer ces intermittences qui permettent à des forêts de mangliers de pousser au milieu d'eux et qui, à une certaine époque, sont rapidement ensevelies ? Les premières dunes les plus orientales, celles du cap Saint-Roque, ne paraissent d'ailleurs nullement épuisées ni moins hautes que celles de l'ouest.

» Une des plus hautes dunes de cette côte, le Morro-Melancia, petite colline conique, isolée, de quarante-cinq à cinquante mètres de hauteur, est décrit dans tous les anciens ouvrages comme un morne entièrement boisé ; depuis quelques années il a été envahi par les sables, qui ont enseveli tous les bois de son versant est, de sorte que, vu du nord, il est moitié blanc du côté est et moitié noir du côté ouest. Cet ensablement s'est produit depuis une quinzaine d'années ; les habitants signalent aussi beaucoup d'autres

localités qui étaient hoisées et habitées il y a peu d'années et qu'il a fallu successivement abandonner quand les sables les ont envahies » (1).

La province de Maranhao est limitée, au nord, par l'Océan Atlantique et la province de Para; à l'ouest, par la même province et celle de Goyaz, qui lui sert aussi de frontière au sud; enfin, à l'est, par la province de Piauhv. Ce vaste territoire tire son nom du Rio-Meari. C'est un vaste triangle qui a cent-vingt lieues du nord-sud à la partie occidentale, et qui présente un développement de côtes à peu près aussi considérable.

Le Rio-Mearim se forme dans la province de Maranhao, au pied de la Serra-de-Itapicuru et se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis l'île de Maranhao. Il reçoit le Rio-Grajahu et le Rio-Pindaré.

Le Rio-Itapicuru-do-Norte prend également sa source dans les montagnes de la province de Maranhao, se dirige d'abord au nord-est, puis au nord-ouest, et, après un cours de sept cents kilomètres, entre dans l'Océan, par la baie de San-José, au sud-est de l'île de Maranhao.

Le Rio-Tury-Assu sépare la province de Maranhao de celle de Para, et, après un cours de près de six cents kilomètres, se jette dans l'Océan Atlantique, vis-à-vis l'île Joao.

L'île de Maranhao, qui a environ quatre-vingt kilomètres de circuit, est la clef de toute la province

(1) Contre-amiral MOUCHEZ, *Hydrographie des côtes du Brésil*.

de ce nom ; du côté de l'Océan, elle est inabordable, à cause des sables et des récifs dont elle est entourée. La côte du continent est également dangereuse et garnie de marécages où croissent seulement les mangliers et où le sol est si mouvant qu'on peut, en beaucoup d'endroits, se perdre dans une sorte de vase molle ; ces obstacles rendent impossible toute tentative de débarquement et toute chance de pénétrer dans la province, sans passer par l'île de Maranhao.

Le sol de l'île est plus élevé que celui du continent, avec lequel il paraît tout d'abord se confondre.

De vastes forêts, qui rafraichissent la température par leur ombrage ; des rosées abondantes et des nuits fraîches, contribuent à produire un printemps continuel.

La saison des pluies seule marque l'hiver. Pendant cette saison, les orages sont fréquents, particulièrement pendant les mois de février, mars, avril, mai et quelquefois juin. Les éclairs sont presque continuels, et la foudre gronde, pour ainsi dire, sans interruption ; malgré leur violence, les orages occasionnent très-peu d'accidents.

Cette île appartient successivement aux Français, aux Hollandais et aux Portugais.

Située dans un golfe, près de la bouche occidentale du Rio Mearim, l'île de Maranhao forme, avec le continent, deux jolies baies, qui peuvent avoir six milles de largeur. Elles communiquent par un petit détroit nommé le Rio-do-Mosquito, qui a cinq lieues

de longueur, et qui sépare l'île de la province. C'est là que fut fondée, au dix-septième siècle, la ville San-Luiz.

La ville est bâtie sur une île formée par deux bras de mer qui l'entourent. La campagne environnante est plate et couverte de bois épais, mais peu élevés (1).

VILLE DE SAN-LUIS-DE-MARANHAO. La ville de San-Luis est une des plus importantes du Brésil et en même temps une des plus jolies. Les rues sont alignées, suffisamment propres, pavées avec trottoirs de chaque côté, mais le sol mouvementé rend la circulation des voitures assez difficile. Les maisons sont coquettes et confortables; il y a aussi quelques édifices et de belles promenades, dignes d'attention. Le séjour de Maranhao est plus agréables et plus sain que celui de Para, la vie y est aussi moins chère, et les ressources y sont plus abondantes et plus variées.

Au point de vue commercial, c'est différent; si Para est en grand progrès, Maranhao, au contraire, est à son apogée. A Sainte-Marie-de-Belem, c'est la vie commerciale dans toute son activité: les quais en construction sont encombrés de marchandises et de matériaux. A San-Luis, les quais sont à peu près déserts, et l'on est surpris du peu de mouvement qui règne en ville.

(1) Voyage de M. Agassiz.

A Maranhao, le transit commercial est fait, en entier, par les compagnies de navires à vapeur anglaises ou américaines. Il n'y a absolument que les importations de houille qui soient faites par des navires à voiles, qui vont ensuite chercher un chargement à Para ou à la Trinité (1).

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE :

San-Luis-de-Maranhao, capitale, Paço-do-Lunnar, San-Joaquim-do-Bocanga et San-Joao ; Baptista-de-Vinhaes, dans l'île de Maranhao; Alcantara, Bréjo, Buriti, Caxias, Chapada, Codo, Corvata, Guimaraes, Icatu, Itapicuru, Mérim, Manga, Mearim, Passagen-Franca, Paotos-Bons, Riachao, Rosario, Santa-Hele-na, San-Bento, Tury-Assu, Tutoia et Viana, sur le continent.

BERRA-DE-TUTOIA est une plage presque déserte située à l'entrée du plus beau golfe de toute la côte nord du Brésil, entre Bahia et Maranhao.

Un grand banc de sable forme des brisants jusqu'à six milles de la côte, mais entre ce banc et la pointe de la rive droite existe un étroit canal de deux cents mètres de large et de sept à huit mètres de profondeur. On pénètre, par cette passe, dans un magnifique bassin de six milles de diamètre, où l'on trouve jusqu'à vingt mètres de fond, après avoir traversé

(1) Le lieutenant de vaisseau H. AMIRAULT. (*Revue maritime.*)

une seconde barre intérieure sur laquelle il y a six à sept mètres d'eau.

Quand on pénètre au fond de ce golfe complètement désert, calme et silencieux, on se trouve au milieu d'un dédale d'îles et de canaux qui présentent partout le même aspect de terrains d'alluvions, couverts d'épaisses et impénétrables forêts baignant leurs pieds dans l'eau. Des myriades d'ibis rouges et de hérons blancs, que la vue de l'homme n'a jamais inquiétés, attendant paisiblement l'heure de la basse mer pour s'abattre avec des nuées d'autres oiseaux de marais sur les plages de vase restées découvertes; la mer y laisse, en se retirant, tellement de poissons échoués, que l'on peut y faire à la main d'abondantes pêches.


Si cette côte se peuplait un jour, Tutoia deviendrait un point très important (1).

(1) Contre-amiral MOUCHEZ, *Hydrographie des côtes du Brésil*.

Province du Para

350,000 habitants.

CAPITALE : BELEM.



L'AMAZONE. — Quelques taches jaunâtres sur la surface de l'Océan nous annoncent le voisinage de l'Amazone. Ces taches deviennent bientôt de larges bandes, et l'eau douce envahit de plus en plus la mer.... Nous sommes en pleine embouchure du fleuve; mais nous n'en voyons pas les rives; 240 kilomètres les séparent. Cependant, comme nous devons contourner la grande île de Marajo par le bras du Para, nous nous dirigeons au sud vers cette ville, et au fur et à mesure que nous en approchons, de nombreuses îles commencent à limiter la vue et à diviser l'énorme nappe d'eau douce.... Vers les trois heures, nous jetons l'ancre dans le port du Para (1).

(1) Voyage de M. Agassiz.

Le fleuve des Amazones, appelé autrefois Orellana, du nom du portugais Orellan, qui l'explora le premier, se divise, à son embouchure, en deux branches : — celle du côté gauche, le *Rio-Maranon*, ou l'Amazone proprement dite, à environ 90 kilomètres de large ; celle du côté droit, le *Rio-Para*, a au moins 40 kilomètres.

Ces deux branches sont séparées par l'île Marajo.

La largeur totale de l'embouchure immense de ce fleuve, si l'on y comprend l'île Marajo, dépasse 250 kilomètres.

Marajo est la plus grande des îles de l'Amazone. C'est plutôt un immense delta qu'une seule île, toute coupée qu'elle est de rivières et de marais sans nombre, qui, pendant les grandes eaux et les grandes marées, communiquent avec les eaux du fleuve.

Elle a plus de 180 lieues de tour, et se divise en deux portions à peu près égales et parfaitement distinctes ; l'une qui regarde l'Est, c'est-à-dire l'Atlantique, est couverte exclusivement de savanes ; l'autre, toute la partie qui regarde l'Ouest, c'est-à-dire le continent, est couverte presque exclusivement de forêts.

Le Para, dont Sainte-Marie-de-Belem est la capitale, est un pays dont la superficie représente plusieurs fois celle de la France. Cette province est coupée en tous sens par d'innombrables cours d'eau de toutes dimensions, tous navigables et dont un certain nombre peuvent rivaliser avec le Danube,

le Rhin ou le Volga pour l'étendue comme pour le volume des eaux, tels que le Rio-des-Amazones, le Rio-Tocantins, le Rio-Xingu, le Rio-Tapayos et le Rio-Guripi.

Les qualités du sol, les conditions du climat sont favorables à toutes les cultures de l'ancien et du nouveau monde, et donnent avec abondance, pour ainsi dire sans travail, des produits aussi précieux que variés.

Le Para offre une variété infinie de plantes textiles et de drogues médicinales, une grande quantité de bois de teinture, de très beaux bois d'ébénisterie, des bois incorruptibles pour les constructions navales, etc.

Construite en partie par les Jésuites, Sainte-Marie de-Belem est située sur la bouche sud de l'Amazone, à près de quarante lieues en rivière, au sud de l'équateur, et compte de 15 à 20,000 habitants.

Un chemin de fer traverse la ville, et relie le quartier du commerce à Nazareth, quartier des opulentes villas, où résident les familles des négociants riches. Enfin, comme toutes les grandes villes du Brésil, Para est brillamment éclairée au gaz.

Nos importations au Para se composent de tissus de soie, laine et coton, de farines et d'autres comestibles, de vins, de merceries, d'armes, de beurre, de sucreries, de chapellerie, de chaussures, de sellerie, de porcelaines et cristaux, de quincaillerie et taillanderie, de parfumerie, de fournitures de bu-

reau, d'instruments de musique, de plomb de chasse, etc.

Le cacao forme l'objet capital de nos chargements de retour. Nous y joignons du caoutchouc et aussi, mais en bien moindres quantités, du riz, du sucre, du coton, de la salsepareille, du rocou, etc.

Outre ces produits, qui viennent en partie spontanément, sans que l'homme ait d'autre peine que celle de les recueillir, la province du Para offre une variété infinie de plantes textiles et de drogues médicinales, une grande quantité de bois de teinture, de très beaux bois d'ébénisterie, des bois incorruptibles pour les constructions navales, etc. En un mot, il ne manque à cette province qu'une population correspondante à son étendue (elle pourrait contenir 40 millions d'habitants, et n'en compte que 500,000) pour exploiter toutes ses richesses naturelles.

La culture du manioc (*mandioca*) y est générale, et le sauvage comme le riche cultivateur s'occupent de sa production; aussi cette racine abonde-t-elle autour de chaque habitation et dans les greniers de chaque famille. De tous côtés on en fait de la farine d'excellente qualité, bien qu'il n'existe pas de système régulier de fabrication. Aux environs de la ville, la mouture a lieu sur une petite échelle, mais dans l'intérieur de la province, et principalement dans les districts de Cameta et de Bragança, elle a pris de grandes proportions.

La qualité de la farine qui s'exporte est ordinaire.

et la majeure partie est expédiée pour la France et le Portugal.

CACAO. — C'est l'abondance de la récolte de cette fève qui a relevé l'exportation du Para.

Le cacao se récolte deux fois par an, en février et en septembre. La récolte de février, en général, est d'un produit trop faible pour que le commerce puisse y compter pour ses retours. La grande récolte est celle de septembre. Cette époque est aussi la plus favorable pour les arrivages du commerce français. Les fêtes de Nazareth, qui ont lieu dans la première lune d'octobre, sont le moment des dépenses de luxe. C'est alors, en effet, que les toilettes se renouvellent, que les modes et les parfumeries s'achètent et que nos vins doux du Midi sont le plus recherchés.

LA CANNE A SUCRE

La culture de la canne à sucre commence à peine dans la province du Para; ce retard est probablement dû à la profusion de ses grandes richesses naturelles. Le cultivateur ne se sert que de la hache pour abattre les bois; du feu et d'une espèce de coutelas pour débarrasser les terres des broussailles après et durant la récolte. Cependant, les

terres ne s'appauvrissent pas, parce qu'elles sont inondées deux fois le jour par le flux et le reflux, qui y déposent les principes fertilisants absorbés par la végétation. La récolte y est mal faite; le cultivateur perd le plus souvent une grande partie de sa plantation, et ne tire pas de la canne tout le sucre qu'elle contient; toute son attention se concentre dans la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie, et il néglige la culture, peut-être en raison de la prodigieuse fécondité des terres. Le transport de la canne, du lieu de la plantation aux moulins à sucre, exige peu de frais, parce qu'il se fait toujours par les rivières et les ruisseaux, sur le véhicule nommé *batelao* (embarcation grossière et semblable à la *montaria* ou pirogue).

On préfère fabriquer le sucre brut, qui est exporté, et les eaux-de-vie, produit de vente facile. La consommation intérieure est desservie par le sucre blanc importé de la province de Pernambuco.

La province du Para compte cependant une centaine de moulins (*engenhos*) mus à la vapeur, ou par des moteurs hydrauliques.

Le commerce est libre sur l'Amazone, entre le Pérou et le Brésil; Sainte-Marie-de-Belem fait des envois considérables à ces régions. Les Péruviens apportent à la barre du Rio-Negro des tissus de

coton, des chapeaux de paille dits *Panamas* ou de Chili, du tabac excellent, de la salsepareille, de la gomme élastique et des hamacs; ils prennent, en retour, du vin, des liqueurs, de la vaisselle, du fer, du cuivre en feuilles.

Les commerçants de la Barre-d'Ega, de Santarem, font à leurs correspondants du Para de nombreuses demandes en taillanderie, instruments d'agriculture, outillerie de charpentier, de menuisier; en quincaillerie, serrurerie, horlogerie, fonte de fer, cuivre, zinc; en vins, eaux-de-vie, poteries, porcelaines, glaces, verreries, cristaux; étoffes, etc.

CITADES ET DISTRICTS DE LA PROVINCE

CAMETA.— La ville de Cameta est à cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Belem, sur la rive gauche du Rio-Tocantins.

MARAJO.— La ville de Marajo est dans l'île du même nom; cette localité est très importante et fait un grand commerce de riz et de bestiaux.

SANTAREM.— La ville de Santarem est près de l'Amazone, au confluent du Rio-Topayos, à près de mille kilomètres à l'Ouest de Belem; cette ville fait le commerce de cacao et de plantes médicinales.

SERPA. — La ville de Serpa possède, depuis 1759, le titre de villa ; elle est bâtie dans une île de la rive gauche du Rio-das-Amazonas.

Cette ville a un commerce étendu, qui consiste principalement en cacao, salsepareille, giroble, coton, café et tabac.

JURUPARI est une des îles des bouches de l'Amazonie.





A TRAVERS LES PROVINCES DU BRÉSIL




La Forêt

Ouv
n
d
d
F
c

l'A
plu
de
de
Gra
An
lati
les
tro
con
et
ses
rae

BASSIN DES AMAZONES

Ouverture du fleuve des Amazones. — La ville de Para. — Itinéraires : de Para à Manaus ; de Manaus à Tabatinga (frontière du Pérou) ; de Tabatinga à Yurimaguas. — Principaux affluents de l'Amazone. — Manaus, capitale du Haut-Amazone. — Le Rio-Branco et le Rio-Negro. — La rivière Napo. — Le Tocantins. — Le Tapajos et la ville de Santarem. — Le Madeira.



« Tout est colossal dans cette artère centrale de l'Amérique, qui rend à l'Océan l'immense quantité de pluie et de neige reçue par un bassin de 7 millions de kilomètres carrés, comprenant à la fois les *llanos* de la Colombie, les solitudes inconnues de la Grande-Forêt ou Matto-Grosso, et les sommets des Andes, du 20° degré de latitude sud au 3° degré de latitude nord. Ce fleuve, auquel on a donné, dans les diverses parties du territoire qu'il arrose, les trois noms de Marañon, Solimoens, Amazones, comme s'il se composait de trois fleuves distincts et mis bout à bout, peut offrir à la vapeur, avec ses affluents, ses *furos* ou fausses rivières, ses *igaraçes* ou bras latéraux, plus de 50,000 kilomètres

de navigation. Il est si profond que les sondes de 50, de 80 et même de 100 mètres ne peuvent pas toujours en mesurer les gouffres, et que les frégates peuvent le remonter sur plus de mille lieues de distance; il est si large qu'en certains endroits on n'en distingue pas les deux bords, et qu'à l'embouchure du Madeira, du Tapajoz, du Rio-Negro et d'autres grands affluents, on voit l'horizon reposer au loin sur les eaux comme si l'on se trouvait en pleine mer. Il reçoit par dizaines des fleuves qui n'ont pas leurs égaux en Europe, et dont plusieurs appartiennent au domaine de la fable. Comme la mer, il est habité par les dauphins; comme elle, il a ses tourmentes, et lors des grandes marées, les trois vagues successives de son *pororoca* (1) se dressent à plusieurs mètres de hauteur; ses deux

(1) Entre les phénomènes dont parlent tous les voyageurs, il en est un qui a lieu à la vaste embouchure du Para avec un caractère plus grandiose que sur aucun fleuve; les Indiens l'ont nommé la *Pororoca*, et c'est surtout entre Macappa et le cap du Nord, où les îles rétrécissent le canal, qu'il se déploie avec majesté. Est-on arrivé aux trois jours qui précèdent les nouvelles ou les pleines lunes, temps, comme on sait, des plus grandes marées, une vague immense de quinze pieds de hauteur court de plage en plage avec un bruit formidable, et elle est suivie immédiatement d'un second, d'un troisième flot aussi puissant, quelquefois même d'un quatrième, qui se précipitent sur le rivage à peu d'intervalle l'un de l'autre, en renversant tout ce qui s'oppose à leur furie. La marée, au lieu d'employer près de six heures à croître, arrive en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur. Ce rugissement de la *Pororoca* s'entend à près de deux lieues de distance: c'est le *mascaret* de l'embouchure de la Garonne sur de plus grandes proportions.

bords servent aussi de limites à deux faunes distinctes, et même de nombreuses espèces d'oiseaux n'osent franchir sa large nappe d'eau pour se rendre d'une rive à l'autre. Certes, le Mississipi est un fleuve puissant ; mais ce père des eaux devrait s'unir à huit ou dix autres aussi considérables que lui pour oser se mesurer avec l'Amazones (1). Quand on navigue dans l'estuaire de l'embouchure sur les eaux grises roulant rapidement vers l'Atlantique, on se surprend à demander, dit M. Avé-Lallemant, si la mer elle-même ne doit pas son existence à ce fleuve qui lui apporte incessamment l'immense tribut de ses flots. La différence de roulis produite par le mouvement des vagues ou par la pression du courant peut seule indiquer sur quel domaine on se trouve, celui des eaux douces ou celui des eaux salées (2).

(1) Pendant les crues, le Mississipi débite 30,000 mètres cubes d'eau par seconde. Au détroit d'Obidos, qui est la partie la plus étranglée de son lit, le fleuve des Amazones avait, le 25 juin, c'est-à-dire à l'époque de la crue, une largeur de 1,520 mètres, une profondeur moyenne de 76 mètres, et courait avec une vitesse de 7,600 mètres par heure. Il débitait donc 243,875 mètres cubes par secondes, c'est-à-dire 3,250 fois plus que la Seine à l'étiage, et cependant, à Obidos, il n'a pas encore reçu le Tapajoz, le Xingu et ne s'est pas uni à l'énorme fleuve des Tocantins, qui roule certainement autant d'eau que le père des fleuves de l'Amérique septentrionale. MM. Spix et Martins, mesurant l'Amazone au détroit d'Obidos, mais à une autre époque de l'année, ont trouvé un débit moins considérable de moitié.

(2) Elisée RECLUS, *le Brésil et la colonisation*.

L'Amazone n'est pas seulement le plus grand cours d'eau de notre globe ; il est également celui qui arrose les contrées les plus fertiles et les plus riches en produits de toute espèce. L'interminable forêt qui en couvre les bords n'offre pas de clairière ; des deux côtés du fleuve, elle dresse en palissade ses troncs pressés comme des épis et droits comme des colonnes, engloutis par la base dans une éternelle obscurité, tandis que le feuillage épanoui des cimes s'étale à la lumière. Des bateaux qui voguent au milieu du courant, on ne peut distinguer aucune forme précise dans ce rempart de végétation ; pour se faire une idée de l'immense variété des arbres et des arbustes que gonfle la sève intarissable de la nature tropicale, il faut pénétrer dans un de ces canaux tortueux qui circulent entre les flots des mille archipels semés sur l'Amazone. Penchés au-dessus de la rive, se succèdent les arbres les plus divers, dressant leurs panaches, déployant leurs éventails, développant leurs ombrelles de feuilles, balançant au-dessus des flots leurs guirlandes de lianes fleuries. Et que de plantes utiles, dans cet immense fouillis de verdure où l'on compte jusqu'à mille espèces appartenant à la famille des papilionacés ! Ce sont d'abord vingt-trois sortes de palmiers, toutes bienfaisantes par la sève, l'écorce ou les fruits ; puis viennent le cacaoyer, le caféier, le cotonnier, l'oranger, l'arbre à pain, le manguier, le bois de brésil, qui a donné son nom à l'empire, le rocou, le cèdre, le jacaranda, le seringa, la sal-

separeille. A côté de ces plantes connues de tous, il en croit d'autres par centaines qui ne sont pas moins utiles pour l'alimentation ou la guérison de l'homme, la construction des navires, la confection des meubles précieux et les innombrables besoins de l'industrie.

La quantité de perroquets, de cacatoës, d'aras qu'on voit dans les forêts de l'Amazone dépasse toute description. Non seulement les espèces sont très-variées, mais le nombre des représentants de chaque espèce est des plus considérables et l'on observe quelquefois des volées de perroquets comparables aux nuées de corbeaux ou d'oies sauvages qui passent chaque année au-dessus de nos têtes. Leur caquetage est effroyable; et leur audace est si grande qu'ils s'approchent sans que rien puisse les effrayer.

On y trouve aussi des colibris, famille exclusivement américaine, dont le bec mince, les pattes grêles, les petits doigts dont l'un est collé à l'autre sont le caractère spécial.

Un autre type, entièrement américain, est celui des *toucans*, oiseaux grimpeurs remarquables par les dimensions extraordinaires de leur bec aussi long et aussi pesant que le corps de l'animal. Ces oiseaux ont une couleur particulière : au lieu d'avoir des teintes brillantes et à reflets miroitants, ils ont des taches colorées nettement définies et disposées de la façon la plus étrange, une bande jaune est placée à côté d'une bande rouge ou bleue, une bande

blanche s'allonge sur les côtés du cou, et le reste du corps est noir, ou bien la poitrine est blanche, ornée d'un collier nettement marqué, et le corps possède une nuance pourprée.

Quelques oiseaux de proie méritent aussi d'être mentionnés, ce sont le vautour noir ou *galinazo*, et dans les régions andines le *condor*, le plus grand des vautours connu.

Ajoutez à cela des espèces et des variétés innombrables d'oiseaux de toutes tailles, verts, rouges, bleus, jaune; des oiseaux-mouches ravissants de plumages, des oiseaux percheurs aux cris gutturaux, des variétés de fauvettes, et de milliers de bons chanteurs, et vous aurez une idée du monde ailé du Maranon et de l'Amazone en général.

Parmi les oiseaux aquatiques, on ne trouve guère que de petites espèces d'oies et de canards, entre autres le canard musqué, commun aux Etats-Unis et qui abonde dans la vallée de l'Amazone. Certaines oies sont très-petites et remarquables par leur forme élégante et la rapidité de leurs mouvements.

Les échassiers se rencontrent par troupes nombreuses le long des grandes rivières.

Le seul serpent du Solimoès digne de mention est le *boa constrictor*, le plus grand des reptiles de cette famille, car il atteint souvent quinze à dix-huit pieds. Ce serpent, nullement venimeux, est un auxiliaire du colon qu'il n'attaque jamais, et auquel il rend le service d'éloigner tous autres reptiles et de détruire maints animaux malfaisants.

Des reptiles amazoniens beaucoup plus communs que les serpents sont les grenouilles aquatiques, et surtout les grenouilles d'arbre. Ces animaux contrefont le cri d'autres animaux d'une manière si parfaite qu'ils défileraient l'astuce et l'habileté d'un Peau-Rouge; aussi, en résulte-t-il souvent d'étranges illusions. Les uns aboient comme des chiens, d'autres crient comme de jeunes enfants. Souvent l'attention du voyageur est surprise, et sa pitié éveillée par une voix plaintive, qui, après de longues recherches, se trouve sortir d'un groupe de grenouilles (1).

La famille des tortues est très-nombreuse, les eaux douces en ont dont la taille est énorme. Les plus grandes tortues connues, la tortue verte par exemple, viennent de la mer; mais il existe dans l'Amazone des tortues d'eau douce qui atteignent une longueur de trois à quatre pieds et sont l'aliment le plus savoureux de cette contrée. Leur quantité est si considérable qu'elles constituent une ressource pour les populations. Quand les cours d'eau commencent à baisser, ces tortues se rassemblent dans les fleuves principaux, par bandes composées de plusieurs milliers d'individus; on les aperçoit dans les *bayous* de l'Amazone, attendant le moment de gagner la terre aussitôt que les eaux auront atteint leur minimum. Elles sortent alors de l'eau, et, à quelques centaines de mètres de distance du

(1) VADET, *L'Explorateur*.

bord, elles creusent leurs trous y déposent leurs œufs qu'elles recouvrent de sable, puis elles s'en retournent à l'eau, après avoir effacé les marques qu'elles ont laissées avec tant d'habileté qu'il est impossible à un œil inexpérimenté de reconnaître la position du nid. Cependant, les Indiens sont tellement habitués à cette recherche, qu'en marchant sur le sable, la résistance éprouvée par le pied, ou, peut-être, la sensation produite par la cavité sous-jacente, leur fait découvrir les œufs enfouis sous une épaisseur de cinq à six pouces de sable.

Outre ces reptiles d'eau douce, dont il existe une variété considérable, il y a des tortues terrestres dont quelques espèces atteignent des dimensions qui donnent une grande valeur à leur écaille; aussi, tortues terrestres et tortues aquatiques sont-elles l'objet d'une chasse fructueuse.

Le *beshuboy*, appelé aussi vache de mer, appartient aussi à l'Amazone; il peut se comparer à l'hippopotame, mais privé de défenses et de pattes, et muni seulement d'une paire de courtes rames avec une queue longue, épaisse, construite un peu comme celle du castor qui sert d'aviron pour faciliter l'élévation du corps hors de l'eau lorsque l'animal respire.

Parmi les quadrupèdes mammifères, on y trouve, une variété innombrables de singes de petite taille; dans le haut Maranon, le lama, la vigogne et l'alpaca, et parmi les animaux carnivores, des *Pumas*,

dit lions rouges d'Amérique qui sont peu redoutables, et des panthères bien inférieures en taille, en forme et en structure que celles de l'ancien monde, mais qui sont aujourd'hui fort rares.

L'Amazone ne possède que deux petites espèces de pachydermes, le *tapir* et un porc sauvage de petite taille. Les édentés, famille spéciale de l'Amérique du Sud, comptent, dans l'Amazone, trois espèces principales : les *fourmiliers*, si utiles aux cultivateurs, les *vatous* et l'*armandillo*.

Enfin le pêcheur harponne le *Pira-rucu* et le *Lamantin*, ainsi que le poisson bœuf dont la chair tendre, assez analogue à celle du porc, est un aliment très recherché, un des mets délicats du pays (1).

La première pensée qui se présente à l'esprit est que ce fleuve, si admirablement pourvu d'affluents, cette masse d'eau qui arrose des régions si fertiles et si vastes, qui forme une espèce de détroit entre le nord et le sud du continent colombien, doit être une des voies les plus suivies par le commerce. On s'attend à voir se grouper sur ses bords de nombreuses populations, et chacun de ses affluents lui apporter sans cesse habitants et produits. Puisque le bassin du Yangtse-kiang, ceux du Gange, de l'Eu-

(1) VADET, *l'Explorateur*.

phrate, du Nil, du Mississipi, ont produit chacun sa civilisation, on croirait peut-être qu'il en surgit une nouvelle dans l'intérieur de ce magnifique bassin fluvial de l'Amazone, le plus beau qui soit au monde. Et cependant il n'en est rien. Ces régions fertiles qu'arrose le fleuve brésilien sont les plus désertes de l'Amérique: elles sont occupées en grande partie par des forêts immenses que le pied de l'Européen n'a jamais visitées. Plus de trois siècles se sont écoulés depuis qu'Orellana descendit ce cours d'eau avec cinquante compagnons; mais on ne retrouve plus les villages qui s'élevaient à chaque promontoire de la rive; les cent cinquante tribus qui les peuplaient ont disparu: l'Amazone, ce fleuve si remarquable dans l'histoire de la terre, est encore presque nul dans l'histoire de l'homme.

L'Amazone se défend contre le travail colonisateur des hommes par sa puissance, par la grandeur de ce qu'on peut appeler son *œuvre géologique*. Avant l'introduction des bateaux à vapeur sur le fleuve des Amazones, une embarcation mettait cinq mois entiers pour remonter de la ville de Para jusqu'à la barre du Rio-Negro; il lui fallait cinq autres mois pour atteindre la frontière du Pérou, en luttant contre la force du courant.

Terrible par son courant de 4 à 8 kilomètres par heure, le fleuve brésilien ne l'est pas moins par l'intensité de ses crues périodiques. Régulier dans ses allures comme le Nil, il commence à croître vers le mois de février, alors que le soleil, dans sa

marche vers le nord, fond les neiges des Andes péruviennes et ramène au-dessus du bassin de l'Amazonie la zone de nuages et de pluies qui l'accompagne. Sous l'action combinée de la fonte des neiges et des pluies torrentielles, la crue s'élève graduellement jusqu'à 12 mètres au-dessus de l'étiage ; les îles basses disparaissent, le rivage est inondé, les lagunes éparses s'unissent au fleuve et forment de véritables mers intérieures ; les animaux cherchent un refuge au haut des arbres, et les Indiens qui habitent la rive campent sur des radeaux. Vers le 8 juillet, lorsque le fleuve commence à baisser, les riverains ont à lutter contre de nouveaux dangers : l'eau, rentrant dans son lit, mine en dessous ses bords longtemps détrempés, les ronge lentement, et tout à coup des masses de terre de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers de mètres cubes s'écroulent dans les flots, entraînant avec elles les arbres et les animaux qu'elles portaient.

Il n'est pas jusqu'à la fécondité même des rives qui ne soit redoutable. Ces terres d'alluvion qui bornent le fleuve ont une force de production tellement exubérante qu'elles mettent un obstacle à toute colonisation. Trop fécond, le sol qui se couvre spontanément d'une si riche végétation ne se borne pas à nourrir les germes qu'on lui confie, il développe aussi des plantes sauvages en abondance, et les pousses d'arbres et de lianes obligent à une lutte de tous les instants l'agriculteur qui veut sauver le fruit de son premier travail. On ose à peine s'aven-

lurer dans cette nature, où les sentiers, rarement pratiqués, se changent en forêts, où les arbres, pressés les uns contre les autres forment une muraille qu'il faut saper comme celle d'une forteresse, où des fruits (1) semblables à des boulets de canon se détachent des branches avec fracas et s'enfoncent dans le sol à plusieurs centimètres de profondeur. Ainsi l'activité prodigieuse, la grandeur des phénomènes naturels qui se manifestent dans le bassin de l'Amazone tendent à restreindre considérablement le domaine de la civilisation.

On peut se faire une idée des rives de l'Amazone, si l'on songe que beaucoup de canaux courant entre les îles qui rompent l'immensité de sa largeur, semblent eux-mêmes de larges fleuves, et sont désignés ici sous un nom local distinct.

Les principaux affluents de l'Amazone sont :

Le Trombetas, qui, avec le Rio-Branco, unit la province du Para aux Guyanes ;

Le Rio-Negro, qui coule du Vénézuéla, et le Iça, qui descend de la Nouvelle-Grenade ;

Le Marena, le Pustaza et le Napo, qui mettent en communication les provinces nord du Pérou et la Nouvelle-Grenade et l'Equateur.

Les principaux affluents de la rive droite sont :

Le Tocantins, le Hingu et le Tapajos, sur le territoire brésilien ;

(1) Ceux du *bertholletia excelsa*.

Le Madeira, traversant la province de Matto-Grosso et la Bolivie.

Le Purus, le Jurua et le Javari descendant dans la Bolivie et dans le Pérou.

A 8 milles environ du confluent du Rio-Negro et de l'Amazone, est situé Manaos, capitale de la province du Haut-Amazone. De ce point jusqu'à Santa-Isabel, située à 377 milles en remontant la rivière, la navigation est facile pour les bâtiments à vapeur d'un faible tirant d'eau, et c'est seulement dans la saison sèche que l'on rencontre un ou deux endroits où la rivière n'a pas plus de 3 à 4 pieds de profondeur.

Au-dessus de Santa-Isabel on rencontre des rapides qui ne présentent à franchir aucune sérieuse difficulté. Dans l'état actuel, de grands bateaux plats, descendant, chargés de marchandises, de San-Carlos, dans la république de Vénézuéla, à Santa-Isabel.

A environ 170 milles au-dessous de Manaos, le Rio-Branco vient se jeter dans le Rio-Negro. La navigation de cette rivière offre, pendant la plus grande partie de l'année, une navigation facile aux steamers calant peu d'eau, jusqu'au fort de San-Joachim, non loin de la frontière de la Guyane anglaise.

La rivière Napo présente, dit-on, un volume d'eau considérable, et sa navigation est praticable pour des paquebots pendant 340 milles jusqu'à un point appelé Puerto del Napo, d'où on peut se rendre à Quito en six ou sept jours. Le Napo parcourt

la province de Canello, dont la propriété est contestée au Brésil par le Pérou et la République de l'Equateur.

Le Tocantins ouvert à la navigation universelle coule, dans tout son parcours, sur le territoire brésilien. Il a près de 30 milles de largeur à son embouchure et près de 5 milles devant la ville de Cameta. Bien que parsemé d'îles, il est facilement navigable pour des bâtiments tirant moins de 14 pieds d'eau.

Le cacao et la noix du Brésil sont les principaux produits de ce district. Cameta, situé à 35 milles environ du confluent de cette rivière avec l'Amazone, est le point où se centralisent sur ce fleuve les transactions commerciales. La rivière s'enfoncé ensuite dans des pays presque inhabités et à peu près inconnus.

Le Tapajos, également sur le territoire brésilien dans tout son parcours, met en communication l'Amazone et la province de Matto-Grosso.

La ville de Santarem, située sur le Tapajos à environ 20 milles de son embouchure, est ouverte au Européens depuis 1868.

Les habitants de Matto-Grosso et ceux des bords du Tapajos font, depuis de longues années, le commerce avec Santarem au moyen de bateaux du pays. Ces embarcations primitives rendent les communications et les transports lents et pénibles. Des bateaux à vapeur peuvent parcourir le Tapajos jusqu'à environ 170 milles au-dessus de Santarem, où

se rencontrent des rapides infranchissables. Toutefois des canots peuvent remonter jusqu'à une courte distance de Diamantina, située à 100 milles au nord de Cuyaba, capitale de Matto-Grosso.

Le Madeira est l'affluent le plus important de l'Amazone ; il est désormais ouvert au commerce étranger jusqu'à la ville de Borba, située sur la rive droite du Madeira et à environ 120 milles au-dessus de son embouchure. Pendant 570 milles la navigation de cette rivière est de la plus grande facilité pour des navires tirant jusqu'à 6 pieds d'eau. En général, ce fleuve est très profond, et le courant n'acquiert pas une vitesse de plus de 1 mille à 1 mille et demi par heure.

Ce long parcours franchi, on arrive à Santo-Antonio, où commence une série de rapides infranchissables sur une distance de 270 milles.

Un peu au-dessus de ce point, le Madeira se sépare en deux, la branche sud-est et la branche sud-ouest. La première prend le nom de Guaporé et la seconde celui de Mamoré. La dernière est de beaucoup la plus importante. De Guajara sur le Mamoré la navigation est facile, le courant n'a pas plus de vitesse que celui du Madeira, et la profondeur de l'eau est telle que des navires tirant 12 pieds d'eau peuvent aisément naviguer.

Le nombre des habitants de l'Amérique intéressés au plus haut degré à la navigation de l'Amazone et de ses affluents peut se décomposer ainsi :

	Habitants.
Provinces brésiliennes { du Para.....	215,223
{ du Haut-Amazone.....	46,443
Pérou (Est des Andes).....	2,090,000
Provinces boliviennes de Beni, Santa-Cruz et Cochabamba.	622,000
Province de Venezuela et Varinas.....	16,000
TOTAL.....	2,989,666

Ces populations communiqueront probablement, dans quelques années, avec l'Europe par la voie de l'Amazone. En effet, si l'on prend pour exemple la ville péruvienne de Magro, située par le 10° degré latitude sud et sur la rivière Pachitea, qui se jette dans l'Ucayali (un des derniers affluents de l'Amazone), et qui n'est qu'à sept jours de Lima, on trouve qu'en descendant les rivières Pachitea et Ucayali, la distance de Magro à Iquitos sur l'Amazone peut être parcourue en deux jours; d'Iquitos au Para en quinze jours, et du Para en France, au moyen d'un service à vapeur direct et régulier entre Marseille et les ports du nord du Brésil, on n'aura qu'à augmenter le temps de la navigation de la moyenne de la durée du trajet qui sépare le Brésil de nos ports, soit, vingt jours. Les produits pourraient donc venir, à la rigueur, de Lima à Marseille, par la voie de l'Amazone, en trente-sept jours.

Le monopole du commerce étranger de l'Amazone est presque exclusivement entre les mains de l'Angleterre. La somme de ses importations dépasse de

près du double celle de toute autre puissance, et l'exportation, quelque restreinte qu'elle soit, est, proportion gardée, faite en grande partie par les Anglais.

La route suivie jusqu'à présent par les navires pour entrer dans le fleuve et ses affluents a été celle de la bouche du Para; c'est à la ville de Para que se trouvait la douane à laquelle devait s'arrêter tous les navires qui passaient devant ce port. Maintenant que la navigation de l'Amazone est ouverte aux pavillons de toutes les nations, l'entrée nord-ouest est devenue de beaucoup la plus directe et la plus facile.

La profondeur de la branche nord-ouest, à l'entrée du fleuve, est en moyenne de 45 pieds.

L'ouverture du fleuve des Amazones, ainsi que celle de quelques-uns de ses principaux affluents ont été inaugurés le 7 septembre 1867, dans la ville de Para, située à l'embouchure du fleuve. Des bateaux à vapeur faisaient, depuis plusieurs années, un service régulier entre cette ville et Yurimaguas, à la frontière du Pérou, et sur la rivière Huallaga, transportant des passagers et des marchandises.

Ces steamers brésiliens vont, tous les quinze jours, de Para à Manaos, et une fois par mois de Manaos à Tabatinga. De ce point, situé sur la frontière du Brésil et du Pérou, des steamers péruviens, correspondant avec la ligne brésilienne, partent une fois par mois pour Yurimaguas. Ces stations et les distances, en milles anglais, sont énumérées comme il suit :

De Para à Breves.....	172
Breves à Gurupa.....	117
Gurupa à Prinha.....	141
Prinha à Santarem.....	104
Santarem à Obidos.....	79
Obidos à Villa-Bella.....	104
Villa-Bella à Serpa.....	149
Serpa à Manaos.....	121
	<hr/>
Distance totale de Para à Manaos...	987
	<hr/>
De Manaos à Coari.....	203
Coari à Tefé.....	136
Tefé à Fonte-Boa.....	170
Fonte-Boa à Tocantin.....	155
Tocantin à São-Paulo.....	108
São-Paulo à Tabatinga.....	123
	<hr/>
Distance totale de Manaos à Tabatinga.	1,970
	<hr/>
De Tabatinga à Soreto.....	37
Soreto à Mancallacta.....	126
Mancallacta à Pevas.....	43
Pevas à Iquitas.....	128
Iquitas à Nauta.....	92
Nauta à Santo-Regis.....	330
Santo-Regis à Paranari.....	46
Paranari à Urarinas.....	101
Urarinas à Laguna.....	78
Laguna à Santa-Cruz.....	55
Santa-Cruz à Yurimaguas.....	70
	<hr/>
Distance totale de Para à Yurimaguas..	3,135
	<hr/>

De cette distance, 1,970 milles sont parcourus par les paquebots brésiliens du Para à Tabatinga, et, 1,165 milles de ce dernier point à Yurimaguas par la Compagnie péruvienne (1).

(1) *Annales du commerce extérieur.*

Province des Amazonas

100,000 habitants.

CAPITALE : MANAOS.

Le Rio Negro forme, avec le Cassiquiare et l'Orénoque, l'une des plus admirables voies de communication intérieure du monde entier, et relie la mer des Caraïbes à l'Atlantique et aux torrents des Andes. Cette région privilégiée, où se retrouvent les avantages des pays continentaux et des pays maritimes, sera peut-être, un jour, la plus importante du continent colombien. C'est en vain qu'Alexandre Humboldt a mis hors de doute l'existence de cette merveilleuse voie fluviale : elle a cessé presque complètement de servir aux communications, et les eaux du Rio-Negro, animées par un considérable trafic à l'époque des missions, ne portent plus, aujourd'hui, que de rares pirogues indiennes.

(1) Elisée RECLUS, *Le Brésil et la colonisation* (Revue des Deux-Mondes).

Le fond de la population amazonienne se compose d'Indiens auxquels on a donné le nom général de Tapuis (*Tapuyos*), et qu'on dit rassembler d'une manière étonnante aux Chinois. Il est certain qu'ils étaient groupés autrefois en un grand nombre de tribus distinctes, comme les Indiens encore sauvages qui sont campés sur les bords des grands affluents de l'Amazone, le Madeira, le Purus, l'Ucayali. Ceux-ci ont gardé leur indépendance, leurs coutumes, leurs cérémonies religieuses, leur caractère national. Les Araras et les Chavantes anthropophages, n'ont point abandonné leurs terribles mœurs; les Indiens de l'Amazone, au contraire, mis en rapport les uns avec les autres par la navigation du fleuve, maintenus longtemps par les conquérants et les jésuites portugais sous le même joug ont, du moins, à ce régime, perdu leurs rivalités nationales, et forment maintenant les éléments d'un peuple homogène, de la frontière du Pérou aux bouches de l'Amazone.

Les *Tupuyos* sont les Indiens les plus civilisés du bas Amazone, ils rendent de grands services aux colons chez lesquels ils vont travailler, et aux trafiquants pour lesquels ils recherchent le précieux quinquina, et les gommés de valeur; seuls, les *Caripunás* du Madiera sont encore guerriers et indépendants; cependant ils ne sont point des foudres de guerre et ne dédaignent nullement d'entrer en relations avec les blancs, dont ils craignent les armes à feu et admirent l'industrie, particuliè-

rement les verroteries, les couteaux et les hachettes, par l'échange desquels on obtient d'eux des fourrures, des écailles de tortues et des défenses de tapirs. Ce sont de solides créatures, bien bâties et de taille moyenne.

Voici comment l'ingénieur Keller raconte la visite qu'il fit à la tribu des Caripunas en l'année 1868 :

« En approchant de la rive, nous aperçûmes, sous le dôme touffu de la forêt, toute la tribu, soixante guerriers à peu près et autant de femmes et d'enfants qui nous attendaient. A leur tête se tenait le chef, homme vigoureux et trapu, âgé d'environ cinquante ans, tenant à la main un arc et trois flèches ; il avait la figure peinte en violet, et la tête couverte d'un magnifique diadème de plumes de toucan rouges.

» Il nous invita d'un signe à nous approcher. Nous débarquâmes aussitôt, et, environnés de toute la tribu babillante et grouillante, nous nous engageâmes à la suite de l'Indien dans un petit sentier qui serpentait sous l'ombre de la futaie. A un millier de pas, nous entrâmes dans une clairière, au milieu de laquelle étaient les carbets de la tribu. Ce fut là que, assis sur des hamacs, nous procédâmes à la distribution de nos présents consistant en couteaux, ciseaux, hameçons, fausses perles, mouchoirs de cotonnade rouge, etc., en échange desquels on nous remit du café, du maïs, une demi-douzaine d'arcs et d'arbalètes, et un faisceau de grandes flèches

« Quelque intérêt que m'inspirassent ces *Cari-punas*, il fallut me séparer d'eux. Les femmes de la tribu transportèrent à nos embarcations une énorme quantité de provisions. Les adieux furent de part et d'autre des plus cordialement sincères : les Indiens et nous, étions d'excellents amis »

Les Indiens en général, le *Mura* en particulier, sont paresseux, d'où les habitants de la vallée ont fait le dicton populaire qui caractérise l'indolence de ces gens qui « dorment au bout d'une corde », plutôt que de travailler à se faire un hamac.

Les Muras sont les bohémiens de l'Amazone, ils vivent dans des embarcations élégantes de forme qui se déplacent incessamment par flottilles de trente à quarante. Ils sont d'un caractère doux et vivent de chasse et de pêche pour lesquelles ils sont excessivement habiles.

Les *Mudrucus*, autrefois les plus puissants et les plus belliqueux Indiens de l'*Amazonas*, sont aujourd'hui des travailleurs habiles qui porte chemise, pantalon et vêtements européens, et n'ont plus conservé de leur originalité nationale que le tatouage noir-bleu qui décore leur figure. Leur type est magnifique. Ces Indiens travailleurs possèdent sur le *Madiera* inférieur de petits établissements, dont ils viennent échanger les produits à *Manaos* et à *Serpa*.

La plus grande partie des Indiens qui habitent le *Maranon*, ont été presque civilisés par les missionnaires ; la plupart sont chrétiens et presque tous

travaillent, soit pour eux-mêmes, soit pour les colons et les missionnaires.

Le révérend Francisco Sagols, missionnaire espagnol, qui a dévoué sa vie aux Indiens du Maranon, compte huit tribus chrétiennes qui se vêtissent décentement et travaillent à la culture du sol ; ce sont les tribus des *Serayacus*, *Canchaguayjos*, *Casriboyas*, *Catalinas*, *Yanayacus*, *Leches*, *Tierablancas* et *Cayarias* ; le même missionnaire cite encore huit tribus d'Indiens travailleurs et doux, mais qui ne sont point convertis et qu'il désigne pour cela sous le nom de barbares ; ce sont les races des *Sétévos*, *Sipivos*, *Cunivos*, *Piros*, *Rhemos*, *Audahuacas*, *Moyorumas* et *Sensis*.

Les Indiens sauvages du Maranon ne comptent que cinq tribus des plus paisibles, qui chassent et viennent de temps à autre dans les villes et les établissements échanger les fourrures et les produits du travail de leurs femmes contre des armes blanches, couteaux et haches, des verroteries, des liqueurs et des cotonnades ; ils ne sont point cruels, sont doux, indolents et de constitution médiocre, mais ils refusent de travailler, de se vêtir autrement qu'avec leur costume national et ne veulent point recevoir le baptême (1).

Au Brésil, le plus pauvre des Indiens n'a rien à envier au plus riche et ne songe pas à redouter la misère ; il n'a qu'à goûter la joie de se laisser vivre,

(1) G. VADET, *l'Explorateur*.

et partout où il est son propre maître, il goûte, en effet, cette joie avec la même simplicité naïve que jadis l'insulaire de Taïti. Rien de gracieux comme les scènes de famille qu'on peut observer en plein air dans les villages des Tapuis, à l'ombre des palmiers ou bien sur l'eau du fleuve. M. Avé-Lallemant, qui les a souvent contemplées, en parle sous l'impression d'un sentiment presque religieux.

Sur les bords de tous les cours d'eau où ils n'ont pas à redouter le crocodile ou le terrible poisson appelé *piranga*, ces fils de la nature semblent n'avoir d'autre occupation que celle du bain. L'Amazone aux eaux troubles et rapides ne les rebute point; mais le Tocantins, le Rio-Negro et les autres rivières transparentes des provinces amazoniennes exercent sur eux une attraction à laquelle ils ne savent jamais résister. La population de Cameta, village indien situé sur la rive du Bas-Tocantins, est devenue comme amphibie; à chaque instant du jour, on voit les habitants, hommes et femmes, se rendre de leur cabane au fleuve ou du fleuve à leur cabane. Quant aux enfants des deux sexes, ils jouent dans l'eau du matin au soir, comme autant de petits dauphins. Aussi les Tapuis de Cameta sont-ils d'une exquise propreté et pourraient-ils, sous ce rapport, servir de modèles à tous les peuples du monde.

Les Tapuis ne songent qu'à la satisfaction de leurs besoins immédiats, et la nature généreuse y subvient de la manière la plus ample. Le palmier

donne ses noix, sa tige nourrissante, sa liqueur délicieuse. Le cacaoyer fournit ses graines, le manioc ses racines ; dans la forêt, l'Indien trouve le gibier, dans les eaux le poisson *pirarucù*, et les œufs de tortue sur les plages abandonnées par l'inondation. Quelques troncs d'arbres abattus lui suffisent pour la construction d'une cabane ; une seule feuille de palmier *bussu* lui sert de porte ; dix feuilles placées à côté les unes des autres font à sa demeure un toit imperméable à l'orage pendant vingt années. Et s'il veut, pour lui-même ou pour ses enfants, quelques verroteries ou des vêtements, le figuier à caoutchouc pousse à côté de sa hutte et livre sa gomme à l'Indien, qui la vend ensuite au traitant.

Quand ils sont obligés de travailler, ils le font d'une manière tellement paisible qu'on pourrait se demander si vraiment ils sont à l'œuvre. Ils sont surtout curieux à voir quand ils descendent le fleuve dans leurs canots de cèdre. Si le vent est favorable, ils n'ont qu'à se laisser entraîner au fil du courant ; si la brise est contraire, ils n'en savent pas moins se dispenser du travail. Avisant un de ces troncs d'arbres que charrient les eaux, ils vont y amarrer leur canot, qui descend ainsi sans qu'il soit nécessaire d'employer les rames. Que le vent fraîchisse et que les hautes vagues menacent d'engloutir la barque, alors les rameurs indiens, sans se déconcerter, se réfugient au milieu de ces larges prairies flottantes d'herbes *cannarana*, qui atté-

nuent la force des lames et en régularisent le mouvement ; puis, sans souci de la tempête, ils continuent tranquillement leur route, remorqués par l'énorme tronc de dérive et protégés par l'épaisse couche des herbes arrachées au rivage. Ce calme majestueux que les Indiens apportent dans leur manière de naviguer ne les abandonne à aucun instant de leur vie, jamais, même lorsqu'ils sont exposés à un imminent danger. Ainsi, pendant les crues exceptionnelles de l'Amazone, alors que les eaux débordées roulent au-dessus des rives et transforment en marécages le sol des forêts, ils n'en restent pas moins campés à l'endroit qui, naguère, était le bord du fleuve. Le courant les assiège de toutes parts ; mais ils dédaignent de s'enfuir. Installés sur un tronc d'arbre échoué ou bien sous une espèce de vérandah, à peine élevée de quelques centimètres au-dessus de l'eau, ils semblent tout à fait à leur aise et regardent avec assurance la mer jaunâtre et tourbillonnante qui entoure leur frêle embarcation. Près de leur arbre ou de leur cabane à demi engloutie, un ilot formé de troncs engagés dans la vase sert de refuge pendant la nuit à des chevaux et à des bœufs aussi philosophes que leurs maîtres. Pour vivre, ces pauvres bêtes sont obligées de descendre de leur perchoir et de cheminer dans l'eau à la recherche des touffes de *cannarana* sur une étroite et invisible berge limitée d'un côté par le marécage, de l'autre par la rivière profonde et rapide. Ce sont là des choses qui n'altèrent point

la complète égalité d'âme de l'Indien. Quoi qu'il arrive, il sait que les eaux baisseront tôt ou tard, et, en attendant, il jouit des loisirs que lui fait l'inondation. Bien assez tôt viendra l'époque des basses eaux, pendant laquelle il devra secouer un peu son apathie ordinaire et déployer une certaine activité. Alors il s'installera dans le lit même du fleuve, sur les plages abandonnées, et fouillera le sable pour y trouver des œufs de tortue, ou bien lancera son harpon sur le *pirarucù* dans les criques et autour des bancs de sable. Ce beau poisson, qui peut atteindre une longueur de plus de deux mètres, et dont l'armure d'écaillés éclatantes semble enveloppée d'un filet aux mailles d'écarlate, forme avec le manioc la base de l'alimentation de tous les riverains de l'Amazone.

Près de la ville de Serpa, qui occupe une situation des plus heureuses sur la rive gauche de l'Amazone, et non loin de l'embouchure du Rio-Madeira, se trouve une colonie industrielle qui produit un effet singulièrement inattendu au milieu de cette nature indomptée où l'homme a laissé encore si peu de traces de sa puissance. A travers le feuillage épais des arbres, on aperçoit la haute cheminée de l'usine et ses jets de vapeur blanchâtre ; de loin on entend déjà le gémissement des scies qui fendent le bois, le ronflement monotone de la locomobile qui pétrit l'argile et comprime les briques. On se croirait transporté en Europe ou dans l'Amérique du Nord, et le bonheur qu'on éprouve en sor-

tant des *selvas* pour entrer dans l'usine enfumée égale au moins la joie que fait ressentir la vue de quelque gorge sauvage dans notre pays si bien mis en culture. Les bois qu'on veut mettre en œuvre sont amenés par le flot même de l'Amazone jusque sur la rive, et l'on n'a qu'à choisir les troncs les plus forts et les plus sains, les essences les plus précieuses, dans cet immense approvisionnement naturel sans cesse renouvelé.

Le Rio-Madeira vient s'unir à l'Amazone en face de Serpa.

A 25 lieues environ de ce premier confluent, la rivière Manès se détache du Madeira et court parallèlement à l'Amazone jusqu'à ce quelle se joigne à la rivière Ramos.

L'espace de sol ainsi circonscrit entre les quatre rivières — le Madeira à l'ouest, l'Amazone au nord, le Ramos et le Manès au sud, est indiqué sur les cartes, sous le nom d'île de Tupinambaranas.

C'est un réseau de rivières, de lacs et d'îles, un de ces labyrinthes aqueux qui formerait à lui seul un vaste système fluvial dans une autre région, mais qui est tout à fait perdu dans ce monde des eaux, dont il n'est qu'une minime partie.

« Nous voici sur le Rio-Negro, en amont de Manaos.

» La situation de la ville de Manaos, à la jonction du Rio-Negro, de l'Amazone et du Solimoëns, est des plus heureusement choisies. Insignifiante aujourd'hui, Manaos deviendra, à n'en pas douter, un grand centre de commerce et de navigation.

Une forte brise soufflait, les eaux noires de la rivière avaient pris, sous ce vent froid, une teinte bleue et des vagues blanches moutonnaient à leur surface. Humboldt parle de la double communication qui existe entre la Cassiquiare et le Rio-Negro, et du grand nombre de branches par lequel le Rio-Branco et le Hyapura se mettent en rapport avec le Rio-Negro et l'Amazone.

» Tabatinga est une ville frontière entre le Brésil et le Pérou.

» Le Marañon supérieur est navigable pour de grands navires jusqu'à Jaen et ses tributaires; le Huallaga et l'Ucayali au sud, le Noronha, le Pastazza, et le Napo au nord, le sont aussi jusqu'à une grande distance au-dessus de leur embouchure.

» De tous les petits établissements de l'Amazone, Teflé est celui dont l'aspect est le plus riant et le plus agréable.

» L'alimentation publique dépend ici de la tortue.

» Un des plus grands charmes de notre séjour à Teflé, c'est que nous avons, tout à notre portée, de ravissantes promenades, un petit sentier qui se déroule à travers les buissons, conduit à un magnifique bois, épais et sombre. Ce bois est plein de vie et de bruits : les bourdonnement des insectes, le cri aigre des sauterelles, le caquetage des perroquets, les voix inquiètes des singes, tout cela fait parler la forêt » (1).

(1) Voyage de M. Agassiz.

Il y a plus d'une chose à apprendre sur ces plages de l'Amazone; elles sont fréquentées par toute sorte d'animaux, et beaucoup d'entre eux y viennent déposer leurs œufs. On y trouve, à chaque pas, les traces des alligators, des tortues et des capivaris. C'est là que pondent non seulement les alligators et les tortues mais encore plusieurs espèces de poissons et d'oiseaux auxquels la vase ou le sable tient lieu de nid.

La végétation de ces plages n'est pas moins curieuse que ces indices de la vie animale.

Dans la saison des pluies, la rive, habituellement découverte, est, jusqu'à un demi-mille de distance, entièrement sous l'eau. Le fleuve non seulement déborde sur la lisière de la forêt, mais pénètre très loin dans l'intérieur.

Les Indiens ont une adresse étonnante pour tirer à l'arc les gros poissons, ou pour harponner avec la lance les monstres du fleuve, tels que la vache marine, le lamantin ou le dugon.

Sous ce climat brûlant, on ne voit aucune figure humaine entre une heure et quatre. C'est le moment le plus chaud de la journée, et peu de personnes résistent à la séduction d'un frais hamac balancé à l'ombre, dans quelque coin ombragé.

PROVINCES INTÉRIEURES
DE MATTO-GROSSO ET DE GOYAZ

Province de Matto-Grosso

100,000 habitants.

CAPITALE : CUYABA.

La province de Matto-Grosso est située entre 7° et 24° 34' de latitude méridionale, et mesure près de 15° de longitude.

Son étendue est supérieure à celle de l'Allemagne entière. Elle est limitée par le Pérou, la Bolivie, le Paraguay et les provinces do Amazonas, de Para, de Goyaz et de San-Paulo.

Ce pays n'est, à vrai dire, qu'une suite de bois impénétrables ou de vastes prairies à peine interrompus par quelques cours d'eau; on peut l'appeler du nom de forêt vierge, *mato virgem*, que lui donnèrent, il y a trois siècles, les compagnons de Cabral.

La température des différentes régions de cette immense province est très variée, en raison de la lati-

tude et des montagnes ou des plaines. Les animaux de tous genres y sont nombreux, surtout les mammifères, et leur nombre est d'autant plus considérable qu'on descend davantage dans les vallées. Les singes y sont innombrables et fournissent aux sauvages habitants une chair délicate et abondante. Les cerfs, grands et petits, les tapirs, les pécaris, les haïjupas, les paresseux et les fourmiliers sont aussi l'objet de chasses très-productives. Les oiseaux offrent une variété d'espèces et une diversité de plumage qu'il serait impossible de rencontrer ailleurs sur le globe : les oiseaux-mouches, les cotingas, les tangavas, les araras ou aras, les coqs de roche, les curucus, sont nombreux partout et embellissent, par leur plumage ou leur voix, les solitudes des vastes forêts. Les tortues donnent tous les ans d'immenses quantités d'œufs, et les cours d'eau sont tous très poissonneux.

La province de Matto-Grosso n'a eu longtemps d'autre lien la rattachant au reste du Brésil que le fleuve Paraguay, l'unique chemin de Rio-Janeiro.

Le Rio-Paraguay, affluent du Rio-Parana, mais dans la République de la Plata seulement, prend sa source dans la province de Matto-Grosso, traverse le lac de Xarages, et sépare la république du Paraguay, des Etats du Rio-de-la-Plata.

Cette rivière a un cours de plus de deux mille kilomètres et une largeur de deux cent à quatre cent cinquante mètres; ses eaux croissent tous les ans depuis la fin du mois de février jusqu'au mois de

juin. Elle a pour affluents le Rio Vaquary, qui reçoit le Rio-Jauru et le Rio-Mondego, qui sert de frontière au Brésil et au Paraguay.

Le sol de la province de Matto-Grosso est très montagneux. Les chaînes les plus remarquables sont : la Serra de Albuquerque, la Serra Dourados, la Serra Insua, la Serra Mangabeira, la Serra Marexis et la Serra Pedras-d'Amolar.

CITADES & DISTRICTS DE LA PROVINCE :

Cuyaba, capitale; Diamantina, au confluent du Rio-do-Ouro et du Rio-Diamantino est à 240 kilomètres de Cuyaba, Jaconé, Villa-Bella et Villa-Maria.

Une ligne de chemin de fer est concédée de Contila à Miranda. Elle reliera la province de Matto-Grosso et celle de Para à la mer. C'est la direction de tous les chemins de fer brésiliens.

Province de Goyaz

250,000 habitants.

CAPITALE : GOYAZ

BASSIN DU RIO-TOCANTIN

La province de Goyaz est limitée, au nord, par les provinces de Piauhv, de Maranhão et de Pará ; à l'ouest, par celle de San-Paulo ; et à l'est, par les provinces de Minas-Geraes et de Pernambuco.

Dans les immenses forêts de cette province, on exploite des bois de teinture, des écorces et des plantes médicinales. Le gibier et les animaux sauvages y abondent. L'or, le diamant, le cristal, le sel gemme, le fer, se trouvent en beaucoup d'endroits.

Des tribus sauvages s'y trouvent en assez grand nombre, sous l'influence des missionnaires ; ils se groupent dans quelques villages dont les principaux sont : São-Joaquim-do-Jamimbu, Pedro-Alfonso, Theresa, Christina. D'autres tribus conservent la vie errante et font encore d'assez fréquentes incursions dans les établissements des Brésiliens et des indigènes civilisés.

La principale chaîne de montagnes de la province est la Serra dos Pyreneos ; puis viennent la Serra de Caiapo, la Serra das Farinhas, les monts Claros, la Serra da Natividade et la Serra do Parana.

Cette province, dont l'étendue est presque égale à la France, possède un grand nombre de cours d'eau navigables, parmi lesquels le Tocantin seul a sa navigation toujours libre et régulière.

Le Rio-Tocantin a sa source dans les montagnes de la Serra do Espinhaço, entre les Serras das Almas et Cordilheira-Grande, vers les montagnes de la Serra Dourada. Jusqu'à sa rencontre avec le Rio das Nelhas, il porte le nom de Rio das Almas et, au-delà, celui de Tocantin. Il traverse les provinces de Goyaz, de Matto-Grosso et de Para, puis se jette dans l'Océan par une embouchure de plus de trente kilomètres de large, et à l'est de celle de l'Amazone. Ce fleuve, navigable dans presque toute son étendue, offre une voie précieuse pour pénétrer jusqu'au centre du Brésil. Avant son embouchure, il reçoit un bras de l'Amazone, auquel on donne le nom de Tapijuri et qui met aussi en communication l'Amazone et le Tocantin.

Ce fleuve, qui vient grossir l'Araguaya, aux confins de la province de Goyaz, court du sud au nord, va se jeter dans l'Océan Atlantique ou golfe de Marajo, dans la province de Para, sous le nom de Grand-Parana. Dans ce parcours, il reçoit des affluens considérables.

Parmi les rivières qui se dirigent vers le sud pour se jeter dans le Grand-Parana, les plus importantes sont le Parnahyba, le Corumba et l'Anicun.

Cette province, si peu connue et dont certaines parties sont même encore inexplorées, est l'une des plus riches du Brésil par ses mines et par ses bois de construction. Elle attend, comme tant d'autres parties de l'empire, les bienfaits de la colonisation.

Les principaux lacs de la province sont : le lac Cururuhi, le lac Feia, situé près de Couros, duquel naît le Rio-Preto : on y trouve beaucoup de caïmans et de serpents; le lac Formosa, situé dans la Serra Itiquira; ce lac a vingt-cinq kilomètres de longueur sur trois de largeur; le lac Golfos, qu'on trouve au-dessous du Rio-Paranatinga, et dans lequel il y a d'énormes serpents et des caïmans; le lac Hortigas ou do Padre-Aranda, situé près du Rio-Araguay, et aussi peuplé de crocodiles et de gros serpents; le lac Pai-José, dans la Serra dos Pyreneos; le lac Pasmado, qui se trouve par 17° 20' de latitude sud, et communique avec le lac Cururuhi, le lac Poção, près de Macacos et de Boqueirão.

Le lac Salunas, situé entre le Rio-Claro et le Rio-Araguay, et dans lequel on trouve des huîtres fleuviales perlières.

EAUX THERMALES ALCALINES, se trouvent en abondance dans le district de Santa-Cruz (province de Goyaz).

A Coldas-Novas, treize sources sont mises à profit pour bains.

A Coldas-Velhas, les sources jaillissent d'une roche quartzeuse aurifère et forment un cours d'eau.

A Coldas-de-Pirapitinga, elles forment par la réunion de leurs eaux un lac de 150 palmes de long sur 15 à 20 de large. Les eaux de ce lac ont une température tellement élevée que, lorsqu'on veut en faire usage pour donner des bains aux malades, on est obligé de les faire passer dans des réservoirs et d'attendre qu'elles y soient suffisamment refroidies; dans certains endroits du lac, leur température atteint 48°. Elles contiennent principalement des chlorures, des carbonates et silicates de potasse, de chaux, de soude, de magnésie et d'alumine en petite quantité.

CITADES, DISTRICTS & MUNICIPES

DE LA PROVINCE :

Goyaz ou villa Boa, capitale; Agua-Quente, Arraias, Boa-Vista-de-Tocantins, Bonfim, Carolina, Caroretão, Catalão, Cavalcante, Conceição-do-Norte, Crixá, Flores, Jaraguá, Meiaponte, Natividade, Palma, Pilar, Porto-Imperial, Santa-Cruz, Santa-Luzia, San-Felix, San-João-das-Duas-Barras, San-José-de-Tocantins; San-Pédro-d'Alcantara, Tosouras et Thairas,

San-Pédro-d'Alcantara est situé sur la rive droite du Rio Tocantins, à dix-huit kilomètres au-dessous de l'embouchure du rio Manoel-Alves.

Diverses routes parcourent la province; les plus remarquables sont : la route Do-Norte, la route Do-Sul, la route pour le préside Santa-Leopol-Dina, et la route de Jaragua.

TABLE

Avant Propos.....	7
Introduction.....	9
Province de Rio-Grande do Sul.....	15
— de Sainte-Catherine.....	24
— de Parana.....	28
— de Saint-Paul.....	35
— de Rio-Janeiro,..	45
— de Minas-Geraes.....	71
— de Espirito-Santo.....	79
— de Bahia.....	84
— d'Alagoas.....	95
— de Sergipe.....	100
— de Pernambouc.....	103
— de Parahyba du Nord.....	119
— de Rio-del-Norte.....	122
— de Céara.....	125
— de Piauhy.....	131

— de Maranhao.....	137
— du Para.....	146
Bassin des Amazones.....	155
Province des Amanones.....	173
— de Matto-Grosso.....	185
— de Goyaz.....	188

